

NOTICE
BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LE
FOLK-LORE BASQUE

PAR

JULIEN VINSON

INSPECTEUR ADJ. DES FORÊTS

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE



PARIS

—
MAISONNEUVE frères & CH. LEGLERC, Libraires-Éditeurs

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—
1884

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LE

FOLK-LORE BASQUE



EXTRAIT DU BULLETIN

DE LA

Société des Sciences et Arts de Bayonne



TIRAGE A PART DE 100 EXEMPLAIRES



H- 23976

R- 40115

ATV
5.779

NOTICE
BIBLIOGRAPHIQUE
SUR LE
FOLK-LORE BASQUE

PAR

JULIEN VINSON

INSPECTEUR ADJ. DES FORÊTS

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES

BIBLIOTHÉCAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE



PARIS

—
MAISONNEUVE frères & Ch. LECLERC, Libraires-Éditeurs

25, QUAI VOLTAIRE, 25

—
CLO DD CCC LXXXIV

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

BIBLIOGRAPHIE

DU FOLK-LORE BASQUE

Il a paru, l'année dernière, à la librairie *Maisonneuve et Cie*, dans la collection « Les Littératures populaires de toutes les nations » (tome XV), un volume intitulé : « *Le Folk-Lore du Pays Basque* (xxxix-397 p.) », où j'ai essayé de donner un spécimen de tout ce qui constitue ce que mon ami M. Paul Sébillot a si hardiment nommé « la littérature orale ». Pour ne pas allonger démesurément l'avant-propos, j'ai dû renoncer à insérer dans ce volume une notice que j'avais préparée et qui est relative à la Bibliographie du Folk-lore basque. C'est cette notice qu'on trouvera ci-après. Le volume comprend six divisions principales : contes, chansons (avec musique), formulettes, devinettes, proverbes, pastorales ; la Bibliographie est de même divisée en six sections correspondantes : j'ajoute seulement une septième section pour la musique, qu'il importe, dans une revue de ce genre, de distinguer des chansons.

§ I. — CONTES ET LÉGENDES.

Lorsque W. von Humboldt vint en Biscaye, au commencement de ce siècle, on essaya de lui faire croire, à propos du trop célèbre *Chant des Cantabres* (dont je reparlerai plus loin), certaines histoires de Lekobidi, Lelo, Tota, Zara, que M. Bladé a fort irrévérencieusement, mais très-justement, traitées de « contes bleus » ; Humboldt a complaisamment reproduit ces ridicules récits de guerres, d'adultères et de meurtres, renouvelés d'Agamemnon et de Clytemnestre, et Fauriel les a docilement copiés.

Plus tard, Lüdemann, dont j'indiquerai aussi l'ouvrage, prétendit avoir recueilli, à Anglet, la légende de la Chambre d'amour, « dont le

souvenir vit dans les chants du peuple basque » : deux amoureux, surpris par la marée, se seraient noyés dans la grotte qui est au bas du phare de Biarritz, et qu'on appelle la Chambre d'amour. C'est une légende répandue à Biarritz, à Anglet et à Bayonne ; mais elle n'a rien de basque et n'est pas connue dans le pays basque. Lüdemann appelle le jeune homme *Oura* et la jeune fille *Hedera* ; il faut lire sans doute *hura* ou *ura* « l'eau » et *ederra* « la belle », mais ce ne sont pas là des noms de personnes. D'autres écrivains ont parlé de cette aventure romanesque qui, suivant Lüdemann, aurait eu lieu à la fin du XVII^e siècle, en donnant d'autres noms aux personnages ; ainsi M. V.-P. Levère (*Sous les drapeaux*, loisirs poétiques, Bayonne, 1862, in-12, p. 17-25) les appelle Laurent et Marie, M. Garay de Monglave (*Courrier de Bayonne* du 19 mars 1853) les nomme Lelo et Chouria, etc.

On trouve quelques renseignements plus authentiques dans les ouvrages de Chaho. Dans son *Voyage en Navarre* pendant l'insurrection des Basques, Paris, M.DCCC.XXXVI, in-8° de (iv.)-viii-455-ij p. et 2 pl. (2^e édition, Bayonne, 1865, in-8° de (iv)-x-447 p., sans fig.), il parle (p. 76-77) des *elhe zahar* « vieilles paroles », contes populaires, « de la plaisante extravagance de cet homme qui montait sur le toit de sa maison, et sautait dans la basse-cour pour enfourcher sa culotte, qu'un domestique lui tendait d'en bas » ; de « l'histoire de ce fils de meunier, qui fit fortune en vendant aux Tartares une feuille, un chat et un coq ». Mais il affirme, en note, que « les Basques donnent le nom de *Tartaro* aux Celtes de la première invasion » et qu'ils les « désignent encore par celui de *Beguibakhar*, qui est l'équivalent parfait de *Cyclope* ». C'est de l'imagination pure, de même que cette assertion : « ils rappellent que les Ibères ont appris aux hommes venus du Nord à porter des culottes, à scier du froment, à tenir une maison et à connaître les heures » (p. 77). J'aime mieux les indications suivantes de la même page 77 : « les métamorphoses du *Coursier blanc* (Zaldi Churi), la fable de la *Jeune Fille* et du *Taureau d'or* (Urhezko Chahala) ; celle de l'*Orphelin*, du *Pigeon bleu* et du *Grand Serpent* (Heren Sughe) » ; Chaho a fait de « cette dernière allégorie » le début des *Paroles d'un voyant* (Paris, 1836, (vj) xvii-159 p., in-8°). On doit signaler aussi (p. 266-269 ; 2^e édition, p. 265-268) les mythes de *Balzola*, de *Jent'il-zubi*, de la *Tour du Diable*. A la page 52, il était fait mention de la croyance populaire aux âmes errantes (*arima herratiac*).

En revanche, il faut rattacher au domaine de la fantaisie pure d'autres légendes racontées par le même auteur. Tel est le cas (p. 87) de la

légende d'Aïtor (1) ou de celle rapportée page 216-218, à propos de la montagne Ahunemendi, « palais enchanté de Maithagarri (ce nom signifie, en langue basque, *aimable, adorable*), la plus jeune et la plus séduisante des péris ibériennes ». Charmée par le beau *Luzaide* (2), qu'elle trouva endormi dans un bosquet sombre, près d'un ruisseau limpide et murmurant, elle l'enchaîne de lierres et l'emporte dans sa grotte, « fiction qui rappelle le palais fantastique d'Armide et l'histoire de ses amours » ; elle les rappelle d'autant mieux qu'on n'en trouve de traces que dans les livres de Chaho. Dans le même *Voyage en Navarre*, on peut lire (p. 227-238, 2^e édition, p. 227-234) une extravagante théorie mythologico-cosmogonique, reproduite en abrégé dans le *Biarritz* du même auteur (Bayonne, 1855, in-12, t. II, p. 80-81).

La légende d'Aïtor a été développée ou plutôt « amplifiée » par Chaho dans sa *Philosophie des religions comparées* (Paris, 1846, in-8°, t. I, p. 234 et suiv.) Chaho a, d'ailleurs, parlé du *Basa-jaun* dans son *Histoire primitive des Euskariens-Basques* (Bayonne, 1847, in-8°, t. I, p. xl-xlj, et dans *Biarritz*, t. I, p. 164-165). Le « grand serpent du *Voyage en Navarre*, *Heren-Suge* (littéralement « troisième serpent »), devient le serpent à trois têtes ; il en a sept dans les légendes basques originales, dans *Biarritz* (t. I, p. 172-180) ; dans le *Voyage* (p. 246-247), le vainqueur du serpent est le vicomte de Belzunce, et Caro est le lieu du combat.

Après Chaho, M. Germond de Lavigne (*Autour de Biarritz*, Paris, 1855) fait (p. 132) allusion aux « vieux récits » (*elhe-zahar*) et cite « le coursier blanc (*zaldi churi*), l'œil du devin (*azti begia*), la jeune fille et le taureau d'or (*urhesko chahala*), le *basa-jaun*, « seigneur sauvage » : « c'est », dit-il, « le mélange le plus étrange de science naïve, de merveilleux et de superstition », et il renvoie au *Voyage en Navarre*, de Chaho, dont il s'est trop souvent et beaucoup trop inspiré.

(1) Chaho ajoute que « ce personnage allégorique paraît être le même que l'*Abram* ou *Abraham*, père élevé, père de la multitude, des anciens Israélites et des Arabes », et il dit ensuite :

« Tout paysan de race cantabre, tout soldat illustré, tout homme libre est réputé noble parmi nous et enfant d'Aïtor, *Aïtoren seme* ». La vérité est qu'à l'imitation des Castillans, qui se disent *hidalgos*, c'est-à-dire *hijos de algo* « fils de quelque chose », les Basques se sont appelés naguère *aitonen seme* « fils de bons pères, *aita onen seme* ». Or, ce mot *aitonen* a varié dialectiquement et euphoniement en *aitoren* ; de même que *eguraldi* « beau temps » vient de *egunaldi* (cf. la forme soulignée) ; du reste, la mutation *n* = *r* est normale en basque. Mais de cet *aitoren* on a fait le génitif d'un prétendu *Aïtor*.

(2) Ce nom n'existe pas.

Dans son *Pays basque* (1857, p. 153-154), M. Francisque Michel parle aussi du *Basajaun* et des *Laminak*.

J'ai beaucoup couru le pays basque à la recherche des contes, des devinettes, etc. ; nulle part je n'ai entendu parler d'Aitor, de Zara, de Maithagarri, si ce n'est dans les salons des hobereaux, des pédants et des gros propriétaires. Mais le paysan, le laboureur, le marin, le basque illettré ignorent absolument ces gens-là. M. Webster n'a pas été plus heureux que moi, pas plus que M. Cerquand, ancien inspecteur d'Académie à Pau, qui avait mis tous ses instituteurs en campagne. Or, on sait à quel point les instituteurs peuvent devenir suspects en ces matières ; le vers cruel d'Alfred de Musset n'est pas tout-à-fait injuste.

MM. Webster et Cerquand ont publié les deux seuls recueils de contes basques qui soient rigoureusement exacts et parfaitement authentiques. Voici les titres de leurs ouvrages :

CERQUAND. *Légendes et récits populaires du pays basque*. Pau, Léon Ribant, 1^{er} fascicule, 1875, 74 pages ; — 2^e, 1876, 97 pages ; — 3^e, 1878, 104 pages ; — 4^e, 1882, 193 pages (1).

WEBSTER. *Basque legends, collected chiefly in the Labourd*. London, Griffith et Farran, 1877, in-8 de xvj et 233 pages. Il en a été fait, en 1879, un nouveau tirage, augmenté d'un appendice de 45 pages sur la poésie basque.

L'un des contes recueillis par M. Cerquand et l'un de ceux de M. Webster ont été reproduits dans *Mélusine* (1878, gr. in-8, col. 150 et 160).

J'ai publié dans la *Revue de Linguistique* (t. VIII, p. 241-245) deux contes basques dont j'avais recueilli l'un à St-Pée-sur-Nivelle, et dont j'avais emprunté l'autre à M. Cerquand. J'en ai donné trois dans ma brochure : *Les Basques et le pays basque* (Paris, 1881, in-8°, p. 138 à 145).

De l'autre côté des Pyrénées, je ne vois guère que trois ouvrages à citer, ceux de MM. Araquistain, Goizueta et Arana (Vicente).

Le premier en date, celui de M. Goizueta (J. M), est intitulé *Leyendas vascongadas* ; il a été imprimé par Garcia Pedros, à Madrid, en 1851, et forme un petit in-16 de 179 pages. Il comprend cinq « leyendas » appelées *Aquelarre* (lande du bouc, scène du sabbat), *Lamia* (sorte de génie malfaisant mâle et femelle), *Basajauna* (être mâle, sauvage, aussi fort que niais et crédule), le *Cor de Roland* et *Maithagarri*. La première

(1) Extrait du *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau* (2^e série, t. IV, p. 233-275 ; t. V, p. 183-260 ; t. VI, p. 450-531 ; t. XI, p. 101-294).

légende est un arrangement de récits originaux : un jeune homme surprend par hasard le secret d'une sorcière et en profite pour guérir une princesse victime d'un maléfice. Jaloux de lui, son frère veut l'imiter et va se cacher dans un arbre pour assister au sabbat ; mais il est surpris par la sorcière et mis en pièces par Satan. La seconde histoire est celle d'une rivalité d'amour entre un jeune marin basque et un corsaire français ; ce dernier enlève et viole la fiancée de son rival, qui se tue pour ne pas survivre à son déshonneur et est changée en *lamina* ; elle habite une grotte près du Passage, et son apparition annonce une tempête prochaine. La légende *Basajauna* est du même genre ; ce *basa-jaun* serait l'ombre, comme auraient dit les anciens, d'un mari basque outragé, qui se serait vengé sur le séducteur de sa femme de la façon la plus épouvantable. *Le Cor de Roland* est une aventure de chasse à Roncevaux (dans un écho montagnard précurseur d'un orage on croit reconnaître la trompe du vieux paladin), et le récit émouvant de la prise d'un ours. La *Maitagarri* est une légende amoureuse : une fée éprise d'un jeune Basque est trompée par une sorcière et la punit cruelement pendant que celui qu'elle aime, miraculeusement échappé à la mort, épouse une jeune fille avec laquelle il était depuis longtemps fiancé. — Ce petit volume est bien écrit et très intéressant ; mais il n'a absolument rien de basque, ni surtout rien de populaire.

Il faut en dire à peu près autant d'un livre un peu plus moderne, moins rare, et que pour cette raison j'analyserai moins en détail. Il porte pour titre : *Tradiciones vasco-cantabras*, por d. Juan V. Araquistain. Tolosa, 1866 ». C'est un in-8 carré de 581 pages, qui contient, outre la dédicace et l'introduction (cette dernière en vers), cinq « traditions » plus ou moins historiques, qui ne sont guère que des épisodes de la vie aristocratique du moyen-âge en Biscaye : *La Veillée du mort*, *Hurcamendi*, *l'Emmurée d'Irarrabal*, *Les Cantabres*, *La Plaine de Beotibar*, et trois « histoires d'amour » : *La dame de Morumendi*, *La Fileuse de Zubelzu* et *Les trois vagues*. L'auteur a soin de dire, au moins pour les deux derniers récits, qu'ils sont originaux et authentiques, mais que la forme est de lui. Il avoue même qu'il a intercalé dans *Les Trois vagues* un élément amoureux qui manquait complètement à la version populaire. Ce conte des *Trois vagues* est d'un haut intérêt : une sorcière élève contre la barque de son mari, pêcheur du golfe de Biscaye, trois énormes vagues, la première de lait, la seconde de larmes et la troisième de sang ; averti par un hasard miraculeux, le pêcheur, pour rompre le prestige, lance son harpon dans la vague de sang ; en rentrant chez lui, il trouve

sa femme expirante. En lisant « l'arrangement » de M. Araquistain, on sent partout la correction, le remaniement littéraire et maladroît (1).

Le troisième ouvrage espagnol que l'on pourrait citer est tout récent. Mais *Los ultimos Iberos* de M. V. Arana (Madrid, 1882, 423 pages in-8) n'est, de même qu'une précédente publication du même auteur (*Oro y oropel*, Bilbao, 1876, 287 pages in-8), qu'une suite de « nouvelles » d'un intérêt médiocre, dans ce style ampoulé ordinaire aux Castellans, et on perdrait vainement son temps si l'on voulait y chercher quelque chose d'original, de populaire, en un mot de réellement basque.

Dans l'intéressant journal de M. J. Manterola, la *Euskal-herria*, de Saint-Sébastien, M. Juan E. Delmas, de Bilbao, a donné, en 1880 (t. I, p. 108 et 161), deux intéressantes légendes locales basques *Jent'il zubi* et *Los Irachus*. Elles ont une allure originale ; mais la forme n'est évidemment pas rigoureusement authentique. La première est relative à une sorte de pont formé par deux énormes rochers au-dessus d'un précipice, dans la montagne d'Urquiola. Des campagnards surpris par la tempête avaient voulu se réfugier dans une grotte habitée par un être redoutable ; pour les punir de leur audace, celui-ci avait lancé sur eux les deux rochers dont les avait préservés la protection de Saint Antoine. L'autre légende aurait eu pour théâtre un certain point de la route de Mundaca à Bermeo ; une jeune fille y aurait, par une faveur spéciale de la Sainte-Vierge, assisté à la revue diabolique d'un troupeau de cochons merveilleux qui portaient une lanterne au cou, passée par un nain, et elle aurait réussi à enfermer le nain dans une grotte, et à faire mettre à mort par les gens de son village tous les cochons qui revenaient le matin dans leur habitation du jour.

M. Araquistain vient de faire paraître un nouvel ouvrage dont le titre est plein de promesses, *El baso jaun de Etumeta* (Tolosa, imp. Muguerza, 1882, 518 p. in-8°), mais ce n'est qu'un roman sans intérêt au point de vue spécial de la littérature populaire.

Dans le numéro de mai dernier de la *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes*, M. le cap. Duvoisin a commencé la publication d'une série de contes basques, sous ce titre : *Les sept fleurs de Baigorri et la reine des sept fleurs*. Je dis une série de contes, bien qu'en apparence il ne s'agisse que d'un conte unique où sept jeunes filles, entre lesquelles il faut

(1) J'ai reproduit cette « tradicion » (moins les épisodes d'amour), dans mon *Folk-lore* (p. 20-36).

choisir la plus habile, racontent chacune une histoire. La livraison que nous avons sous les yeux ne contient que l'entrée en matière et la première de ces histoires : *Le Renard, le Corbeau et le Muletier*. On nous dit que ce conte a été recueilli par un amateur sur les lieux mêmes en 1852. Malheureusement le texte a dû être retouché ; il est d'une correction parfaite, mais évidemment beaucoup trop littéraire. La traduction est également trop littéraire. Les quatre pages d'introduction de M. le cap. Duvoisin, ne nous apprennent rien de nouveau, malgré leur allure solennelle et prétentieuse ; M. Duvoisin daigne citer M. Cerquand ; il paraît ignorer entièrement les publications de M. Webster et les miennes.

§ II. — CHANTS, CHANSONS ET POÉSIES.

Je considère comme rentrant dans le domaine du *folk-lore* les « poésies » dont les auteurs sont des hommes du peuple, des campagnards, en un mot des personnes illettrées ou d'une éducation plus ou moins élémentaire. La distinction est délicate ; on voudra bien excuser les omissions et les inexactitudes qu'on rencontrera dans les pages ci-après. Je n'y ai pas compris, à dessein, les pièces de poésies publiées dans les *almanachs*, ni celles couronnées dans les divers concours « littéraires » du pays. Aux ouvrages cités dans ce paragraphe, il faut ajouter la plupart de ceux que j'ai mentionnés dans le suivant (Musique).

Je citerai, en premier lieu, les *Souvenirs du pays basque et des Pyrénées en 1819 et 1820*, par M. E. B. (Étienne Boucher de Crèvecœur), Paris, 1823, in-8° ; on trouve aux pages 58-61 deux chansons basques (*Izat batec cerutic claritales betheric* et *Urac harria bolatcen* ; je conserve l'orthographe de l'auteur) avec traduction française en regard ; elles ont été reproduites (p. 280-327) par W. von Lüdemann dans son livre *Züge durch die Hochgebirge und Thäler der Pyrenæen im Jahre 1822*, Berlin, 1825, in-8°, dont je n'ai pu voir que l'édition suivante :

« Bibliothek der neuesten Entdeckungsreisen, zweyter Jahrgang, achtles neunters und bandchen. Züge durch die hochgebirge und Thieler der Pyrenæen im Jahre 1822, von Wilhelm von LÜDEMANN, Wien 1826, 2 vol. pet. in-8°, I. (iv)-219, II. (iv)-212 p. » avec cette épigraphe : « Nous ne voyons bien que ce que nous nous sommes préparés à voir. *Ramond* ». On y lit :

T. II, p. 45-90 : Anhænge. I. Das land der Basken (épigr. *Suis fortuna cuique fingitur moribus*, Cic.) » ; les deux chansons se trouvent aux

p. 85-86, *Urac harria holatien* (Das wasser sollt die Steine) et p. 87-89 *Isat bates cerutic claritates betheric* (Ein Stern von Klarheit) ».

Dans les *Nouvelles annales des Voyages* (t. XIX de la 2^e série, 1831, p. 30-71) est reproduit le passage sur les Basques du livre de Lüdemann ; les deux chansons s'y lisent p. 67-70.

Chaho a cité plusieurs fois, dans ses écrits, des vers de chansons populaires basques. Dans son *Voyage en Navarre* (p. 356-358), il donne l'analyse de la chanson *Tchori erresinola*, dont il reproduit le texte de deux couplets et quatre vers d'autres couplets ; il donne encore (p. 388) cette strophe :

Ehun urle igaitota
Hura bere bidean
Jaun Satordin mintzatu da
Irugueko burian,

« improvisation, » dit-il, « qui date des premiers siècles de l'ère chrétienne », affirmation absolument insoutenable, et à la même page, en note, il cite l'air :

S. Fermin egunian Irugueko karrikan

« que chantent les Pamplonais, le 7 juillet, en dansant dans la rue ». Dans le même ouvrage, on trouvait, p. 39-61, *Tchorittua nurat hua*, texte souletin avec trad. fr. et, en notes, les variantes labourdines ; p. 41-42, la chanson de la Sirène, *hurandian ümen bada* etc. ; p. 82, *Jeiki, jeiki etchenkoak*, un couplet ; p. 194-195, *Zumalaren izena*, un couplet ; p. 346-347 (2^e édit., p. 342), *le Mulet de la forge* (*erregheren serbichura*), un couplet, qu'il serait intéressant de comparer avec la chanson, très originale et très populaire, du *Mulet du Charbonnier* (voyez mon *Folk-lore*, p. 163-167). Chaho a reproduit, dans son *Histoire primitive des Euskariens basques* (Bayonne, 1847, in-8°, p. 18-20), deux couplets de la chanson *Tchori khantazale cigerra*, entre lesquels il a intercalé une série de strophes fantaisistes relatives à l'expédition d'Annibal, et dont il eût été fort embarrassé de produire le texte basque original. Dans *Biarritz*, on trouve, t. I, p. 127, une analyse de la chanson *Atharratze jauregian* et un couplet de cette chanson ; t. II, p. 156 à 194, vingt strophes ou fragments de strophes ; p. 248, la strophe *Mendian zoin den eder* et

pp. 268, 269 et 272, trois autres citations. Le *Dictionnaire basque-français* (1865, 59 livr. in-4°, ouvrage non terminé) contient, p. 9, un couplet : *charmagarria, erradazu*. Enfin, dans le journal l'*Ariel* (n° du 30 nov. 1845), à propos des débuts d'une jeune actrice M^{lle} Jacops, dans la *Muette*, on cite la strophe *Mendian zoin den eder*, etc., « dans la montagne combien est belle — la perdrix aux pattes rouges ».

Chaho préparait à cette époque la publication d'un grand recueil, qui fut plusieurs fois annoncé dans les journaux du pays. Nous en avons retrouvé le prospectus encarté dans le n° 5 (11 août 1844) du *Trilby*, journal littéraire, critique et satyrique de Bayonne. L'ouvrage est désigné comme devant paraître « chez Lespès, lithographe, rue Pont-Mayou, n° 7 », sous ce titre : « *Chants basques, Romances, Mélodies, Chants de genre, Chansons de table, Récitatifs, Danses, Mélopées, etc.* ». J'ai très-probablement entre les mains le manuscrit de ce recueil qui contient 70 numéros ; chacun comprend deux ou trois chansons ou diverses variantes de la même, avec des corrections et des notes de la main de Chaho : il manque malheureusement à la collection les numéros 1, 3, 9, 16, 17, 26, 31, 33, 35 et 54.

Dans l'*Ariel*, devenu politique (n° du 7 mai 1846), Chaho exprime la crainte que des « industrie's littéraires, jaloux de nous ravir cette palme patriotique, ne nous gâtent un travail intéressant, à peu près comme M Francisque Michel recueille aujourd'hui les numéros de l'ancien *Ariel* et se met en frais pour publier nos chants populaires de la Navarre ».

Une jeune Anglaise, miss Louisa Stuart Costello, qui parcourut en 1842 le pays basque, a rendu compte de son voyage dans un ouvrage fort intéressant : *Beart and the Pyrenæes*, a legendary tour to the country of Henri IV, (Londres, 1844, 2 vol. in-8°) ; elle y cite diverses chansons basques ; à la page 240 du t. II est le texte de la chanson *Tchorittoa norat houa* (trois couplets), et à la page 241, une traduction en vers anglais de la même chanson ; aux trois pages 244, 245 et 246 se lisent des traductions en vers anglais de quatre autres romances dont le premier vers seul est donné en basque : *Su garretan*, etc. ; *Ez dut aste baden cernua*, etc. ; *Amorioac bainerabila*, etc. ; *Ene maileac biloa*, etc. Miss Costello ne dit pas où elle a recueilli ces chansons.

Dans le *Voyage dans le pays basque et aux bains de Biarritz*, de Prosper de Lagarde (Paris, 1835, in-12), on ne trouve rien sur la littérature populaire ; mais l'écrivain rappelle que le château d'Urthubie (qu'il écrit Urtubi) a servi de titre à un opéra-comique dont l'action très-simple pouvait se passer aussi bien partout ailleurs ». La pièce a été représentée

à Paris le 14 janvier 1834; la scène est censée « au château d'Urtuby, en Basse-Navarre » (le château d'Urtubie est en réalité à Urrugne, à trois kilomètres de Saint-Jean-de-Luz, c'est-à-dire en plein Labourd). Les personnages portent des noms français, sauf la soubrette, Dominica, nom du pays, et le concierge, son oncle, que les auteurs ont baptisé Muscagory, nom aussi peu basque que le Galdeazun de Victor Hugo et le Chiniguini de Théophile Gautier. L'œuvre, dont les principaux interprètes ont été MM. Ponchard et Rivial et M^{me} Pradier, était l'œuvre de MM. de Lurieu et Raoul; la musique, de feu Henri Berton fils, ne paraît pas avoir été gravée. Le livre est en deux éditions, l'une grand in-8°, et l'autre petit in-8° de 39 p. Il n'y a rien de basque dans la pièce.

Dans le *Romancero Castellano*, de Depping, on trouve (éd. de 1844, t. I, p. Lxi) une strophe soi-disant historique sur la bataille de Beotibar et « une vieille chanson, populaire sur les deux versants des Pyrénées », *Chorignoaç kayolan*, etc. Le couplet *Chorignoaç kayolan* est également cité par le général Saint-Yon dans son roman historique dialogué, *les deux Mina* (Paris, 1840, 3 vol. in-8°; t. II, p. 60); le couplet sur l'affaire de Beotibar est également reproduit dans le *Diccionario geográfico-histórico de España*, sección I, Madrid, 1802, t. I, p. 164, col. 2; aux pages 72 col. 1 et 317 col. 1 du même tome, ainsi qu'aux p. 344 col. 2 et 385 col. 1 du tome II, on trouve d'autres vers basques.

Un « évangéliste » anglais, M. George Borrow, dans le très curieux récit de ses mésaventures religieuses (*The Bible in Spain*, Londres, 1847, in-12; trad. fr., Paris, 1845, 2 in-8°) parle des chansons basques et cite le couplet *Ichasoa urac aundi* (texte, chap. xxxvii, p. 119; trad. p. 45 du t. II).

Dans son élégant volume, *Autour de Biarritz* (Paris, 1855, x-450 p. pet in-12), M. Germond de Lavigne donne le texte et la traduction de quatre chansons basques : page 41-42, *Aspaldian nula zuria nizan*, etc. (3 couplets); page 65, *Tchori erresinola* (une strophe); page 122, *Belzunzeren irena* (une strophe de la célèbre chanson sur la famille de Belzunce, voy. plus loin); page 133, *guatean, lagun, guotçan bada* (un couplet); à la page 126, il est fait allusion à une chanson satirique, *les Quatre Filles de Licharre*, composée par un certain Etchahon « le barde (!) le plus célèbre du pays de Soule. »

M. Cénac-Moncaut, dans l'*Histoire des Pyrénées*, (Paris, 1855 5 vol. in-8°) et dans l'*Histoire des peuples et des Etats pyrénéens* (Paris, 1860, 5 vol. in-8°) cite (1^{er} vol. p. 324) *Gernica arbola*; (page 325) *Ene icar maitia* (4 couplets); p. (326) *compositū nahi ditiūt bispa hiru berchu*.

M. Mahn (*Denkmaeler der Baskischen Sprache*, Berlin, 1857, pet. in-8° de LVI-80 p.), a publié, outre divers documents, prétendus des VI^e et VIII^e siècles, outre le chant des Cantabres et le chant d'Altabiscar, outre le refrain *mila urte*, etc., sur la bataille de Beotibar, des spécimens plus sérieux de la poésie basque. Sous les numéros XXI, XXII et XXX, il reproduit deux longues pièces biscayennes datées de 1819 et de 1823 et une pièce guipuzcoane « in gedruckten fliegenden Blättern »; puis il donne diverses chansons qu'il possède « nur handschriftlich, und zwar es ist wieder einiges davon Unicum, das heiszt nur in der mir mitgetheilten Handschrift vorhanden » : n^{os} XXIII, chanson érotique : *Guacin, lagun, guacin bigoc* (5 couplets); XXIV, chanson bachique, *Oi cer eguin othe çaut niri* (3 couplets); XXV, chanson bachique, *Aztequenean yoanen guira* (3 couplets); XXVI, lamentation d'un vieillard, *Gizte nincenean*; XXVII, La rencontre du créancier et du débiteur, *Agur, Aleiroin, guicon galanta*; XXVIII, Le Rossignol, *Tchori erresinola* (7 couplets); XXIX, Entretien d'amour, *Urac harria higatzen* (4 couplets); XXXII, canción del vino, *Ay niri cer eguin othe zat* (5 couplets); XXXIV, *eguzqui zoragarri* (2 couplets); XXXV, *esta diamanteric*; XXXVI, *irie damacho donostiaco* (8 couplets). Je ne cite que ce qui a l'air vraiment populaire.

En 1859, il parut, à la librairie Didot, un joli petit in-12, avec titre rouge et noir, fort élégamment imprimé à Bordeaux par Gounouilhou, sans nom d'auteur. Ce volume, peu commun, est intitulé « Le romancero du pays basque » et contient 137 pages. Ceux qui auront eu la patience de lire la préface un peu alambiquée, qui est en titre de ce « romancero » auront compris qu'il n'y a là qu'une suite de « pastiches », à la façon de Mac-Pherson, qu'une série de compositions écrites en pur français où l'auteur a seulement intercalé, de loin en loin, quelques couplets empruntés à diverses chansons basques originales. Ce livre, dont l'intérêt scientifique est par suite assez médiocre, est l'œuvre de M. Francisque Michel.

Le même professeur a publié de nombreux vers euscariens dans son *Pays Basque* (Paris, 1857, in-8°, iv-547 p. dont 4 pages de musique). Ce volume, fait un peu de pièces et de morceaux et auquel prétendent avoir contribué nombre de gens du pays, renferme : 1° le texte et la traduction de plus de quatre-vingts chansons basques dont beaucoup ont été communiquées par M. Archu, inspecteur primaire à La Réole (ch. XI, p. 209-434); 2° une notice sur la musique basque (ch. XII, p. 435-439); 3° des citations de Dechepare (ch. XIII, p. 440-454) et d'Oihenart (p. 455-

466). Le chapitre III du même ouvrage (p. 29-42) était relatif aux « proverbes » et le chapitre IV (p. 43-92) aux « pastorales. » On trouve encore d'autres *spécimens* de la littérature basque *passive* dans tout le cours du volume. Le texte est gâté par de trop nombreuses coquilles ou par des « corrections » souvent maladroites. Les traductions d'ailleurs sont parfois très-défectueuses : à la page 540, par exemple, le vers suivant.

Hoikintzat iloba da Celhabe gaztea

est traduit : « Celhabe le jeune est le neveu de *Hoïque* », tandis qu'il signifie en réalité : « le jeune Celhabe est le neveu de *ceux là* ». L'auteur de ce vers, l'abbé Hiribarren, curé de Bardos, venait en effet de nommer (*Eskaldunac*, p. 152, les principaux habitants de Bardos, MM. Haramburu, Damestoy, etc.

Dans ses *Origines des Basques de France et d'Espagne* (Paris, 1869, in-12, vj-294, pages), M. D.-J. Garat cite deux couplets basques (p. 139 et 257) : le premier n'est autre que le refrain du soi-disant *Chant des Cantabres*. M. Garat traduit également en prose (p. 150-153) le prétendu *Chant d'Attabiscar*. Il donne enfin (p. 27-28), une imitation en vers d'une chanson basque dont je ne connais point l'original ; un de mes lecteurs le retrouvera peut-être, à l'aide des deux premières strophes que voici :

J'aborde enfin, par un bon vent,
Mademoiselle.
— Vous devez être bien content,
Répondit-elle ;
Il en pouvait être autrement.

Je vous apporte un colibri,
Mademoiselle.
— Merci du bel oiseau, merci,
Répondit-elle ;
Je n'accepte rien qu'un mari.

M. Garat prétend que cette traduction en vers (?) conserve à la chanson sa forme originale mieux que la prose ne le ferait.

M. Fabre, dans ses *Lettres Labourdines* (Bayonne, 1869, in-12 de (vij-238 p.) donne trois chansons originales : (pages 7-8) *Lurraren pean*

(4 couplets); (pages 126-130) *Lo, lo nere maitea*, de M. le Dr Larralde (premier prix du concours d'Urrugne, de 1859 (7 strophes); (pages 159-161) *Amodio traidorea*.

Je passe aux journaux et aux revues.

Dans l'*Album Pyrénéen*, revue béarnaise, on trouve (janvier 1841, p. 1-11; mars 1844, p. 89-102; mai 1844, p. 207-215; 1841, p. 334-345, quatre articles signés d'abord J.-D. puis Duvoisin), sur les *Basques et leur poésie*, la *poésie dramatique*, les *comédie des Basques* et le *Jeu de Paume*, où sont citées des chansons basques.

Dans son journal l'*Ariel*, qui paraissait à Bayonne, Chaho a publié diverses poésies ou chansons basques (numéros des 6 octob. 1844, 5 janv., 9 et 16 févr., 2, 9 et 16 mars, 27 avril, 4 mai, 14 août, 14 et 28 sept. 1845).

Il faut voir encore l'*Avenir des Pyrénées et des Landes* (numéros des 19 sept., 13 octob. 1874, 21 sept. 1875, 29 févr. 1876, 23 juin, 4 octobre 1877, 19 juillet, 11 et 15 août 1881, 22 juillet 1882); le *Bulletin de Paris*, numéro de juin 1852; et *Le Cabinet de Lecture (Voleur et Cercles réunis)*, 25 mars 1846, p. 268, poésie populaire basque, par M. G. B. (Gustave Brunet). Cet article, indiqué comme extrait d'un *Voyage inédit dans les Pyrénées*, donne la traduction de trois chansons basques, la première de trois couplets avec le texte (*Arguia de la, Othea luli Partitu nintzen*); de la seconde et de la troisième, M. Brunet ne donne que les premiers mots basques. Ce sont les deux chansons précédemment citées par M. Boucher de Crèvecœur.

Le *Courrier de Bayonne* a donné des poésies basques dans les numéros des 28 avril, 1^{er} mai, 8 sept. 1853, 27 avril 1864, 31 août 1866, 12 et 30 août 1867, 3 et 26 sept., 1 et 6 octob. 1869, 13 mars 1870, sept. 1872, 17 juillet 1873, 13 sept. 1876, 17 décemb. 1879.

L'*Euskalerrria*, revista bascongada, dirigée par feu José Manterola (San Sebastian, 1880-1884, in-8) a publié beaucoup de chansons et de poésies basques.

La *France littéraire* (tome XIX, 1835, p. 238-241) publiait un article sur « les Basques et Zumalacarréguy », par A. Chaho; il y cite, p. 319, *Tchorittona, nourat houa* (3 couplets), et p. 320, *Houandian umen bada*.

On peut consulter encore *Le Gentleman's magazine*, oct. 1858 (F. Michel, Basque popular poetry : *zeluco izarren bidia*); l'*Académie*, 18 octobre 1878; l'*Illustracion española-americana*, mai 1881 (ode à Calderon, à l'occasion du Centenaire, par Philippe Arese y Reitia); Le

Journal de Saint-Jean-de-Luz, 13 août, 10 et 17 sept. (prov.), 1^{er}, 8 et 15 oct. (prov. soul.), 10 et 24 déc. 1882, 21 janv., 4 mars, 18 fév., 18 mars, 1^{er} et 15 avril 1883; *Le Libéral Bayonnais*, 27 mars 1869 et 7 oct. 1871; *Le Messager de Bayonne* (12, 17, 19, 21, 24, 28, 31 mai, 16 juin, 2, 14, 19, 30 juillet, 1^{er}, 10, 13, 15 sept., 6 oct., 6 déc. 1853, 25 fév., 6 mars et 13 avril, 11 mai, 6 et 27 juin, 12 sept., 30 déc. 1854, 10 fév., 13 mars, 10, 19 et 26 avril, 11 août, 23 oct., 3 et 29 nov., 6 et 11 déc. 1855, 1^{er} et 27 mars, 17 et 19 avril, 31 mai, 12 juillet, 16 août, 4 et 18 sept., 15 nov., 30 déc. 1856, 27 janv., 9 et 30 mai, 1^{er} et 22 sept., 17 nov. 1857, 13 oct. 1859; *La Paz*, 13 avril 1877; enfin, *Le Phare des Pyrénées*, qui contenait trois poésies basques — composées, tant en France qu'en Espagne, à l'occasion du voyage dans le pays basque de la reine Isabelle, du duc et de la duchesse de Nemours, — dans ses numéros des 13 et 20 août, 7 et 17 septembre 1845.

La *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes* (Paris, 1883, in-8°) a publié dans son premier numéro (janvier 1883) à la page 7, les deux strophes suivantes, originales et auparavant (*inédites*) :

JAON BARUA

Jaon Barnak aspaldin
Chedera bat bedatü zin .
Chori eijer bat batzaman dizü
Paubeko seroren komentin ;
Orai hareki lotzen düzü,
Aspaldian desir beitzin.

Chedara baliz halako
Merkhatietan saltzeco !
Aitoren semiak juan litazke
Erosteria bentako,
Komentietan ezarteko
Seroren atzamaiteco.

(J. SALLABERRY Mauletararak Bildurik
 Ziberuan eta igoririk.)

« Monsieur le baron, il y a longtemps, — avait tendu un filet ; — il a pris un joli oiseau, — dans le couvent des sœurs de Pau ; — maintenant, il se tient avec lui, — car il en avait le désir il y a longtemps.

« S'il y avait des filets de ce genre — à vendre aux marchés, — les fils de bons pères pourraient aller — en acheter — pour les jeter dans les couvents, — prendre les sœurs ».

(Recueilli en Soule et publié par J. Sallaberry, de Mauléon).

J'ai corrigé deux fautes typographiques.

Je n'aurai garde d'oublier *La Revue d'Aquitaine*, qui contient, dans son tome XII (Condom, 1867-1868, in-8°, p. 451-452) un article de M. Fr. Michel, intitulé : *Une Aventure sans nom*. Le savant professeur y raconte qu'il aurait entendu chanter en Écosse une chanson basque par une dame âgée, née à l'Île-de-France, et dont la mère aurait été originaire des Aldudes. Il donne les deux premiers couplets de cette chanson :

*Euskal bada uratskal eybera ;
Ziheroco lurretar pare gab dena :
'Bestiac oro harek dutu berac partzen,
Ezta han bebiners jentia atbertzen.
Zoaste beraz zoin lehen, gizon, emaztiak,
Tik tak, Tik tak,
Ziekin ireatzie guziek zorrouk.*

*Han beharrek, arrotzek, bonk jin ukhaiten
Takailla bedaturik bethi otzemaiten ;
Hanco asketan bethi ere irine franko,
'Bai eta hautzac ere sukhaltian bero.
Zoaste beraz, zoin lehen, gizon, emaztiak,
Tik tak, Tik tak,
Ziekin ireatzie guziek zorrouk.*

Ce n'est certainement pas là une chanson populaire, mais j'ignore qui a pu l'écrire ; en tout cas, le copiste a tellement altéré le texte qu'il n'est pas toujours compréhensible. Jamais un Basque ne représentera par *tic ! tac !* le bruit d'un moulin. La chanson entière est donnée dans le même volume (p. 380-383), en français, sans signature, sous le titre de *Mariana l'orpheline*. Les deux couplets basques ont été évidemment faits après coup, pour les besoins de la cause. Du reste, l'article est accompagné de cette note, signée J. Noulens : « En consultant nos souvenirs et notre

sens critique, nous nous trouvons irrésistiblement entraîné à conclure que *Mariana l'orpheline*, aussi bien qu'*Une aventure sans nom*, ont pour auteur le gracieux écrivain auquel on doit le *Romancero du Pays Basque* et un recueil magnifique de notions positives sur cette contrée dont on l'a proclamé le Christophe Colomb. Amant non moins enthousiaste de celle d'Ossian, il aura voulu, après avoir imité Mac-Pherson, passer dans la patrie de ce mystificateur littéraire et ajouter un chapitre à ce beau livre « *les Écossais en France et les Français en Écosse* ».

Les six volumes in-folio qui portent, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, le titre de *Poésies populaires de la France* (Fonds français, nouvelles acquisitions, nos 3338 à 3343 (1), contiennent un certain nombre de spécimens de la littérature populaire basque.

Ces spécimens ont été communiqués par trois personnes.

Une chanson relative au comte d'Estaing, publiée depuis par M. Fr. Michel, dans son *Pays Basque* (p. 249-252), avec quelques variantes orthographiques, avait été reçue par la commission spéciale le 14 janvier 1856. Elle occupe les p. 292 à 297 du second volume, sous ce titre : *D'Estaing yaun contearen laudorione*, et est présentée comme une « chanson basque chantée dans les villages qui bordent les rivages de l'Océan depuis Bayonne jusqu'à Béhobie, et à l'embouchure de la Bidasoa ». Elle est accompagnée d'une traduction « interlinéaire » et d'une traduction « libre ». Elle comprend quinze couplets. Elle vient du département de la Creuse.

Un grand nombre de pièces ont été communiquées par M. Archu, inspecteur primaire à La Réole. M. Archu, qui a d'ailleurs envoyé plusieurs documents gascons, était Basque et s'était beaucoup occupé des choses de son pays. Tout ce qui vient de lui est certainement original et authentique.

C'est d'abord (t. IV, p. 90, reçu le 13 novembre 1854) deux chants de quête réunis sous la rubrique « vieux usages de la vicomté de Soule ». J'ai publié ces deux pièces dans mon recueil, *le Folk lore du pays basque* (Paris, Maisonneuve et Cie, 1883, p. 231-232). M. Archu avait joint à son envoi les airs notés ; ils sont encore inédits.

On doit aussi à M. Archu onze morceaux réunis dans le tome V de la Bibliothèque Nationale. Ces morceaux paraissent avoir été adressés par

(1) On sait que la collection a été formée d'après les instructions et sous le contrôle d'un Comité officiel de la langue, de l'histoire et des arts de la France.

lui en un seul paquet (reçu le 11 avril 1853) et comprenant : 1° p. 37, une chanson en six couplets commençant par *Sed libera nos a malo* (publiée par Fr. Michel, *Pays Basque*, p. 429) ; 2° p. 38, une chanson en huit couplets, celle de Perkin, *Norat, goaiten zira, adisquidia* (également publiée par M. Fr. Michel p. 397-399) ; 3° et 4°, p. 39, deux chansons sur l'ivrognerie, *hogoï bersu berriac* (premier couplet dans Fr. Michel, p. 426), *Biba bassanabarra konkor Lapurdi*, en cinq et trois couplets ; 5° p. 40, six couplets sur le maréchal Harispe (Fr. Michel, p. 422) ; 6° p. 41, douze strophes sur le *Dos de Mayo* (la première a été publiée par M. Fr. Michel, p. 421 de son *Pays* ; j'ai donné une traduction de la pièce entière dans mon recueil cité plus haut, p. 188-191) ; 7° p. 42-43, un récit historique rythmé ; 8° p. 44-45, une chanson en douze couplets sur le vin (publiée par Fr. Michel, p. 356-359), *Noe leghe zaharreko* ; 9° p. 46, une chanson en dix couplets, *Urzo luma gris gachua* ; 10° et 11° p. 47, deux chansons, l'une en trois couplets, relative à l'entrée des Français en Espagne (1794), *armadetan phestac handi*, l'autre, en six, relative à l'entrée des Anglais en France (1814), *guizon hoic norc dira gorritz beztituric*.

Les autres documents basques de la collection nationale viennent de M. Eugène Garay de Monglave (Voyez ci-après).

§ III. — MUSIQUE.

Toutes les publications relatives à la musique basque se classent en chansons et romances, danses, arrangements d'airs originaux et morceaux inspirés par le pays, souvenirs, réminiscences, etc.

CHANSONS ET ROMANCES. — Nous devons indiquer tout d'abord les mélodies accompagnées des paroles basques originales.

Il convient de citer avant tout les recueils spéciaux ; ce sont :

Coleccion de aires vascongados para canto y piano, par SANTESTEBAN. *San Sebastian*, s. d. (1864 et suiv.) ? — En 1878, il avait paru 65 numéros dont chacun a 2 pages ; à beaucoup s'ajoute de plus une feuille intercalaire contenant le texte des paroles. — Plus tard, fut distribué le n° 55, *bis*, *Errequina maitea*, qui, composé en l'honneur de la reine Isabelle, ne put être mis en vente, pour cause politique, à l'époque où il fut imprimé (1868). — En 1883, ont paru les n° 66 et 67. (1)

(1) Il a été rendu compte de cette collection par M. Bourgaud-Ducondray, dans *Melusine* (1^{re} année, col. 560).

Souvenirs des Pyrénées. — Douze airs basques choisis et notés par M^{me} de la VILLÉHELIO (s. l. n. d., 1869). — Avec accompagnement de piano. — (ij)-26 p. gr. in-8°.

Chants populaires du pays basque. paroles et musique originales, recueillies et publiées avec traduction française par J.-D.-J. Sallaberry (de Mauléon), avocat. Bayonne, 1870, 1 gr. in-8° de (xj)-415 p. — Contient cinquante chansons (la plupart souletines et bas-navarraises), dont une à trois voix (voy. ci-après, p. 154) et quinze avec accompagnement de piano.

Cancionero vasco, poesias en lengua euskara, reunidas en coleccion, ordenadas en series, etc., par José Manterola. — *Saint-Sébastien*, 1877-1880, 3 in-8. — I. 1877, xv-91-iv-(iiij)-vii-88-(viiij)-(iiij)-x-89-(ij)-(iiij)-xiiij-92-(iv)-xj-(v) p. ; — II. 1878. vii-iiij-(vj)-vii 86-v-xiii-89-(iii)-vii-104 (jx)-8 p. ; — III. xxiii-467 p.

Tome 1^{er}. 1877-1878. 1^{re} série, 3 p. (3 chansons); 2^e série, 7 p. (2 chansons); 3^e série, 2 p. (2 chansons). — Tome II, 2^e série, mai 1878, 3 p. (3 chansons). — Tome III, 1880, 9 p. (2 chansons). — Tous ces appendices sont autographiés.

Euskalerrria, Revista bascongaga; fundador y director, José MANTEROLA. *Saint-Sébastien*, 1880 et ss.

1^{re} année, tome I, p. 61-64; 253-256; — 2^e année, tome III, p. 271-283; — 3^e année, tome V, p. 179-184; tome VI, p. 42, 116-117, 172; tome VII, p. 2-5, 6, 165-170, 456-457; — 4^e année, tome VIII, p. 52-53, 188-189, 284-285, 412-413, 444-445, 530-540, 565-574; tome IX, p. 52-53, 81-83, 245-256, 280-281, 316; t. X, p. 241-244, 324-328; — 5^e année, t. XI, p. 45-48. (Autographié).

Des chansons populaires basques se trouvent dans les recueils suivants :

Don Lázaro NÚÑEZ-ROBRES. — *La Música del pueblo*, coleccion de cantos españoles recogidos, ordenados y arreglados para piano. Madrid, N. Toledo, s. d. — 88 p. petit format. — Page 36. Zorcico : *begui belz eder oyec norenzat ditutu?* — p. 68, El arin arin (piano seul); — p. 69, canto vascongado, *Aspeitico nescachac*; — p. 78, canto guipuzcoano, *Jru damacho*.

José INZENZA. — *Ecos de España*, coleccion de cantos y bailes populares. Barcelona, A. Vidal y Roger, s. d. — (iiij)-120 p., format moyen. — Tome 1^{er} (le seul qui ait paru). — P. 91, Cancion popular (Guipuzcoa), *Charmagarria zera ederqui dantzatzen*; — p. 93, Ondarrabia chiquia, cancion historica (Guipuzcoa, *Felipe bostgarrena*); — p. 95, Cancion

guipuzcoana y baztanesa (Guipuzcoan, *Historia bat icusi det nic*) ; — p. 96, Ondarrabia aundia, cancion historica (Guipuzcoan, *Ondarrabian daude dantzari bi ederrac*).

Cinquante chants pyrénéens, recueillis, chantés et publiés par Pascal LAMAZOU, Paris et Pau, s. d. (1869). — gr. form., (vj)-101 p., portrait de Lamazou. — P. 74 à 97, neuf airs basques dont trois sont répétés (tons ou accompagnements variés).

Cinquante chants pyrénéens, recueillis, chantés et publiés par Pascal LAMAZOU. Paris, Pau et Bayonne, 1874 (deuxième édition), — grand format, (viii)-101 p. ; frontispice : dessin de G. Doré. — Page 70 à 97, douze airs basques, dont deux sont répétés.

On trouve, ensuite, de la musique basque dans un ouvrage devenu également très rare, conservé sous la cote 558. e. 26 au Musée Britannique (Département de la musique). Cet ouvrage est intitulé :

« *Sketches of Scenery in the basque provinces of Spain, with a selection of national music, arranged for piano-forte and guitar : illustrated by notes and reminiscences connected with the war in Biscay and Castilla.* — By Henry WILKINSON, member of the royal college of surgeons, and late staffsurgeon in the british legion. — London, published by Ackermann & Co., 96, strand — 1838. » C'est un petit in-fol. de vij-48 p. de texte, 32 p. de musique et 12 pl. — Il n'y a à signaler que : p. 32, un *zorrico* avec paroles basques, *Amoriua bay da aranzazorotza* (sic), et accompagnement de piano ; p. 12, *zorrico*, basque air, accompagnement de piano et de guitare, paroles anglaises de J.-A. Wade (When the moon is gently stealing) ; p. 18, *zorrico*, basque air, accompagnement de piano et de guitare, paroles anglaises sans nom d'auteur (Oh ! sue not thou for fortunes dower) ; p. 22, *zorrico*, accompagnement de piano et de guitare, paroles anglaises de G.-W. Brameld (Dear maid, arise ! the sun is bright) ; p. 34, *zorricio*, basque air, pour flûte, piano et guitare.

Dans son *Pays Basque* (Paris, 1857, in-8°), M. Francisque Michel a inséré quatre pages de musique lithographiée, comprenant : 1° *Saut basque*, 1 p. ; 2° *Pardon dantz*, 1 p. 1/2 ; 3° *Cuarrentaco erreguela*, 1 p. ; et 4° *Choria caiolan*, 1/2 p. Les 2° et 3° de ces morceaux sont empruntés à la publication d'Iztueta (Voyez ci-après, p. 156).

Dans *Mélusine*, recueil de mythologie, etc., publié par H. GAIPOZ et E. ROLLAND (Paris, 1878, in-4°), est, aux col. 363-364, une berceuse basque (paroles et musique).

J'ai publié trois chansons avec leur musique, dans mes *Basques* (p. 127 à 135).

Dans le livre de M. Paul PERRET, *Les Pyrénées Françaises*, Paris, 1879-1882, tome II (Pays basque et Basse-Navarre). on trouve, p. 478-480 et p. 484, deux romances basques, d'ailleurs bien connues, empruntées, la première à Lamazou, la seconde à M. Sallaberry, avec des accompagnements composés par M. Octave Fouque (*Bortian artzaña eta et Athar-ratze jaureguian*).

Je ne connais, publiées isolément, que les chansons suivantes :

Icenic gozuena (impr. Baroja à S.-Sebastien), sept couplets et chœur ; paroles sur la première page, au verso est la musique avec accompagnement de piano.

Zorcico à Bilbao, poesia de Mario HALKA, musica de Avelino AGUIRRE. Bilbao, lith. de Leguina, s. d. (1875 ?) — Le chant est en espagnol mélangé de quelques mots basques. — Ce morceau a été réimprimé à Paris, avec paroles françaises et basco-espagnoles :

Le *zorcico de Bilbao*, danse espagnole avec chant, poésie de Mario HALKA, musique de A. AVELINO, paroles françaises de L. PALIANTI. Paris, Brandus, grand format.

Hernaniri, Zortzico coro à 4 voces, letra de S. BAROJA, Musica de J.-A. SANTESTEBAN. S.-Sebastien, s. d. (1880 ?) — Sans accompagnement. — Titre et 8 pages. — Format moyen.

Edition Zozoya. Capricho vasco para canto y piano, por P. SARASATE, Madrid, Zozoya (s. d., 1880 ?) — Titre (rouge et noir) et 7 pages.

Aingeru bati, romance basque, avec accompagnement de piano, musique tirée de *Si j'étais roi !* (A. ADAM), paroles de J.-B. ELISSAMBOURE. — 3 p. grand format. — Lithographié (Bayonne, 1881).

J'ai déjà cité plus haut l'adaptation de paroles françaises au *zorcico de Bilbao*. Une autre adaptation se trouve dans la pièce ci-après :

A Madame Raphaël Félix. *Andrea*, sérénade chantée au Théâtre-Historique dans *Regina Sarpi* ; paroles de DENAYROUSE et OHNET, musique de A. ARTUS. — 3 pages, moyen format. — Chant et piano. — En tête du chant, on lit : « Sérénade sur un refrain du pays basque » (l'air basque est celui de *Adios, ene maitea*).

Le premier air basque dont la musique ait été gravée est, si je ne me trompe, l'air si connu dans tout le Labourd, *Epher zango gorri*. Le morceau est intitulé :

« *Souvenir des Pyrénées*, air basque arrangé à trois voix *ad libitum*, avec accompagnement de piano ou harpe ; paroles de M. le baron de LAMOTHE-LANGON et dédié à Madame la baronne de Montmorency, par Gustave DUGAZON. Prix : 2 francs. A Paris, chez Janet et Cotelle, éditeurs,

marchands de musique du roi, *Au Mont-d'Or*, rue Saint-Honoré, n° 125, *près celle des Poulies, et rue de Richelieu, n° 92, au-dessus de celle Feydeau *. — Titre et deux pages grand format. — La vignette représente une montagne à gauche, et à droite une maison sur la porte de laquelle se tiennent deux femmes ; sur le premier plan, un jeune paysan s'éloigne étendant les bras ; il tient à la main un tambour de basque.

Cette « romance », sans date, doit avoir été publiée vers 1820 environ ; il en existe une autre édition à une seule voix que je possède : le titre est absolument pareil, on a seulement enlevé la treizième ligne : « *arrangé à trois voix ad libitum* ».

L'arrangement à trois voix (sans accompagnement) a été reproduit dans la *Clé du Caveau* (1), 4^e édition. Paris, s. d. (1848, n° 2021) ; on y trouve, p. 235, les paroles du premier couplet. Les éditions originales en ont trois qu'il peut être intéressant de donner ici ; on voit que le rythme et les paroles conviennent aussi peu que possible à l'air et au pays :

Il faut donc fuir ma patrie
Et m'exiler de ces lieux ;
Rosa, ma tant douce amie,
Reçois mes derniers adieux.
Ah ! tous les biens de la terre
Ne sont plus rien pour moi,
Puisqu'il faut quitter ma mère } (bis).
Et vivre loin de toi.

Adieu, fertiles montagnes
Où mon œil s'ouvrit au jour,
Vergers, riantes campagnes,
Près où serpente l'Adour ;
Vous, témoins de tant de larmes,
Et de tant de plaisirs,
Adieu, bosquets pleins de charmes ; } (bis).
Adieu, doux souvenirs !

(1) A laquelle M. Sallaberry l'a empruntée.

Le jour fuit ; l'aube prochaine
 Ici ne doit plus me voir ;
 Je n'aperçois que le chêne
 Où Rosa venait s'asseoir.
 O nuit dont le voile efface
 De si tendres objets,
 Emporte au moins la trace
 De mes cruels regrets. } (bis).

DANSES. — En 1824, Iztueta publia à Saint-Sébastien l'ouvrage suivant sur les danses du Guipuzcoa :

Guipuzcoaco dantza gogoangarrien condaira edo historia beren soñu zar, eta itz neurtu edo versoquin. Baitaberac ongi dantzatzeco iracaste edo instruccioac ere..... Beraren eguillea D. Juan Ignacio de IZTUETA.... Donostian, I. R. Baroja, 1824, 1 in-8°, (xvij)-vi-185-(i) p. — Vendu : Klaproth, 49 fr. ; Pressac, 3 fr. ; Fr. Michel, 8 fr. ; La Ferté Senectère, 8 fr. ; Burgaud des Marets, 16 fr. ; en librairie, de 20 à 35 fr.

Il publia, deux années après, la musique des airs de ces danses, sous ce titre :

Euscaldun anciña anciñaco | ta are lendabico etorquien | dantza on iritzi pozcarri gaitzie gabecoen | soñu gogoangarriac | beren itz neurtu edo | versoquin | Donostiaco | Ignacio Ramon Barojaren | Moldizteguian 1826 garren urtean eguiña. — Pet. in-fol. de 1 page (titre gravé), 1 page (dédicace imprimée), 2 pages (introduction) et 35 pages de musique gravée. — Vendu : Quaritch, 1871 et 1883, 50 francs. — Ce volume est devenu très-rare ; la censure espagnole en avait interdit la publication.

Vers 1880, on a entrepris la réédition du recueil d'Iztueta. Ce qui a paru porte ce titre :

Bailes tradicionales vascongados para piano solo. San Sebastian, SANTESTEBAN ; format moyen. — Deux séries de 6 et 8 pages, comprenant 13 numéros.

Je crois devoir indiquer ici une sorte d'opéra populaire. *Iriyarena* (la infantil del Gimnasio), cuadro de costumbres yruichulas, original de Omar-Celin-Oasor (Marcelino Soroa), représenté au théâtre de Saint-Sébastien les 12 et 19 mai 1878 ; *Saint-Sébastien*, impr. Osis, 1878, 16 pages de texte, (espagnol mélangé de basque) et 10 pages de musique lithographiée ; les auteurs des diverses parties de musique sont MM,

Candido Soraluze, Azpiazu, V. Ciboure, J.-J. Santesteban et Marcelino Soroa.

En 1840, parut à Pau le premier volume de l'*Album Pyrénéen*, in-8°. On y trouve, à la page 466 :

Un saut basque, arrangé pour le piano, et dédié à M^{me} Nelly Beausse, par L. DELAHAYE.

ARRANGEMENTS, RÉDUCTIONS, etc. — *Hernaniri*, Zortzicocoro de J.-A. SANTESTEBAN. Transcripcion para piano. San Sebastian. — Titre et 4 pages, grand format.

Edicion autorizada. *Adio euscalerriari*, zortzico de YPARRAGUIRRE. (Madrid), B. Zozaya, editor. — Titre et 2 pages. — Piano seul.

Il a été fait trois quadrilles sur des mélodies basques :

1^o Aux Basques. — *Une partie de pelote*, quadrille basque pour le piano, par ED. ENGELBRECHT (*Chori papo gorria*, *Izazen astehartean*, *Merchiquaren floriaren ederra*, *Othia lili denian*, et un *saut basque*), Bayonne.

2^o Les Montagnards basques, deuxième quadrille basque pour le piano, p. E.-G. ENGELBRECHT (*Ederra cira bainan*, *ourso chouria erracon*, *chahurrac uau eta gathuac gnaü*, *issar charmagarria eta tchariona* ; la finale est un air espagnol), Bayonne.

3^o Souvenir de Biarritz, *quadrille basque*, accepté par S. M. l'Impératrice Eugénie. Alexandre ARTUS. (2. le *Saut basque*, 3. *Adios, ene maitea*, 5. *Chapel gorria* ; les autres figures ne sont pas sur des airs basques originaux). Paris, Cartereau.

Il a été publié également une suite de valse arrangées sur des airs basques :

A Sa Majesté l'Impératrice des Français. — *Lore eskualdun ahurra*, Souvenirs du pays basque, pour piano, par Camille DEPLACE, chef de musique du 93^e régiment d'infanterie de ligne. Bayonne, s. d., in-8°, titre et 10 pages. — Les airs basques sont ceux des romances suivantes : 1^o introduction, *Agur Betiri*, *Lore pullit bat*, *Mendian zoin den eder*, *Adios ene maitea*, *Choriñua Kayolan* ; 2^o valse, *Atzur gaiten*, *Donostiaco (iru damacho)*, *Itchazpeko alaba*, *Gazte nintzenian*, *Choriñua norat lña*, *Ikhazketako mandoa*, *Charmagarria zira*, *Chori bapo gorria*, *Bortha hortan*, *Urtzo colomahua*, *Arguizari ederra*, *Ene emaztia gaur hilen*, *Londarteco Domingo*, *Urtzo churia*, *Jauzi motchac* ; 3^o finale, *ai ! ai ! mutilla*, *iruten ari nazu*, *mailu churiac*.

Dans les Noëls d'Andichon (éd. de Bagnères, 1876, pet. in-18) le

noël XXX, à la page 58, est indiqué comme devant être chanté « sur l'air basque *Inchauspeko alaba* ».

Les cinquante premières chansons de la collection Santesteban ont été réduites pour le piano :

Cantos populares vascongados para piano solo ; *San Sebastian*, Santesteban, format moyen. — Cinq séries (en 1881), de 7, 8, 7, 7 et 8 pages.

On trouve encore des mélodies basques dans les recueils suivants :

R. S. M. la Reina doña Mercedes de Orleans y Borbon, en su regio enlace. — *Cantos populares de España*, micelanea para piano, por el M^{re} Jose INZENZA, Madrid, Zozaya. — Page 1, Canto vascongado ; page 4, Zorcico ; page 6, Cancion vasca.

A la Señorita d^a Mathilde Weissveiller. — *España y sus cantares*, nuevo y brillante popurri, por D. ZABALZA ; Madrid, Eslava. — Deux éditions. — Titre et 12 pages. — Page 6, *Donastiao (iru damacho)*.

Les morceaux suivants paraissent n'avoir de basque que le mot « basque » dans le titre :

A Madame M^e Josefa de Agreda de Gonzales. — *Tableaux basques*, « Basken lust und leben », pensée caractéristique pour piano, par Oscar de la CINNA. Paris, Heugel. — Titre et 5 pages.

Chanson basque, pour le piano, par A. CROISEZ. Paris, H. Lemoine. — Titre et 4 pages. (La couverture porte : *Gemmy, chanson basque*).

Chaho (*Biarritz*, t. II, p. 172) parle de l'air *Donastiao (iru damatcho)* « arrangé pour violon par Habeneck et joué par Alard ».

M. J.-D.-J. Sallaberry, dans ses *Chants populaires* (p. 407), signale l'étonnante ressemblance de l'air basque *Lurraren pean sar nindaiteke* et de la romance populaire de *Manon* (chants et chansons populaires de la France, Paris, Delloye, 1842, 2^e série, n^o 12). La notice de Dumersan, dit que cette chanson a été recueillie « sous la dictée des nourrices et des cuisinières » ; il y est question du régiment de Provence. Ce régiment n'ayant été créé qu'en 1674, la chanson de *Manon* est probablement postérieure à cette date. M. Sallaberry rappelle aussi (p. 406-407) que, suivant certaines affirmations, l'air basque *aitarik etzut* se retrouverait dans le *Titus* de Mozart, ce qu'il ne m'a pas été possible encore de vérifier.

D'autre part, beaucoup de Basques ont prétendu que Rossini leur a pris la prière de Moïse.

§ IV. — FORMULETTES.

En dehors de celles que j'ai données dans mon *Folk-lore* et dans ma brochure les *Basques* (p. 136-137), il n'en a été publié, à ma connaissance, que deux, par M. Léon Bureau dans *Mélusine*, 1^{re} année, col. 293.

§ V. — DEVINETTES.

Il n'a été publié de devinettes, outre celles que j'ai données dans les deux livres indiqués ci-dessus, que par M. Cerquand, dans le *Bulletin* de la Société de Pau (t. V, 1876, p. à , cinquante-quatre) et par M. Alvarez y Machado (Demofito, *Adivinanzas*, Séville, 1880, p. 372 à 375, treize).

§ VI. — PROVERBES ET DICTONS.

L'ouvrage fondamental est le recueil d'Oihenart (*Proverbes, Atsotizac eta refravac*, Paris, 1657, pct. in-4^e) qui comprend 537 proverbes (p. 1 à 46 et traduction française p. 47 à 80), avec son supplément sans date qui en comprend 169 (n^{os} 538 à 706, p. 1 à 8 et 1 à 2, et trad. fr. p. 1 à 13). Du recueil de 1657, on connaît deux exemplaires, conservés l'un à la Bibliothèque Nationale, l'autre à la Bibliothèque municipale de Bayonne ; du supplément, il n'existe qu'un exemplaire, à la Bibliothèque Nationale, où on l'a intercalé dans la première collection d'Oihenart. Le volume de 1657 a été réimprimé à Bordeaux en 1847 par les soins de M. Fr. Michel (in-8^e de LXXVI-(vij)-310 p.), avec de malheureuses « corrections ». Le supplément a été réédité, en 1859, par M. G. Brunet (article, tiré à part, des *Actes de l'Académie* de Bordeaux, in-8 de 28 p.)

Si l'on en croit certaines indications d'un bibliographe, les mss. G. 139 p. 266, et Cc p. 79, de la Bibliothèque Nationale de Madrid, contiendraient des proverbes basques. Il s'agit probablement du recueil formé à la fin du seizième siècle et qui, suivant le docteur Mahn, aurait eu pour titre *Refranes en bascuence*, par Esteban de Garibay y Gumalloa. Il comprend 63 proverbes publiés par Mahn (*Denkmäler*, p. 56-57) mais déjà édités en 1854, dans le *Memorial historico español* (t. VII, p. 627-660) avec des observations d'un certain Aizquibel qui valent aussi peu que les remarques et les corrections des collaborateurs de MM. Fr. Michel et

Brunet. M. Fr. Michel avait donné les proverbes de Garibay à la suite de sa réimpression d'Oihenart (p. 255 à 256), mais d'après une autre copie que MM. Mahn et Aizquibel. Le docteur Mahn, de son côté, a réédité, en 1857, le texte de 541 proverbes d'Oihenart (*Denkmæler* p. 57-67); les n^{os} 538 à 541 sont empruntés à la *Notitia Vtriusque Vasconiae* (1^{re} éd., 1638, et 2^e éd. 1656, p. 54-55).

On trouve encore d'anciens proverbes dans Isasti (*Compendio historial de Guipuzcoa*, mss. de 1621, imprimé en 1850, à S.-Sébastien, gr. in-8^o, p. 171-175); mais il ne faut pas s'attendre à en rencontrer d'authentiques dans l'*Interpræct* de Voltaire (Lyon, commencement du xviii^e siècle, oblong), sorte de Guide de la conversation où l'auteur a intercalé des sentences et des proverbes français qu'il a traduits, et assez mal, en basque. M. Gustave Brunet a pourtant réimprimé ces prétendus proverbes basques en 1847 et en 1873.

Les *Guides* ou *Manuels* modernes de l'espèce en contiennent quelques-uns (*d'Artayet, *Manuel*, 1861, in 18, p. 275 à 283, 124 proverbes; 2^e édit., 1876, p. 429-437; Fabre, *Guide*, 1863, in 18, p. 354-357). On en trouve aussi dans les *Almanachs* du pays : *Egunaria edo Almanaca*, Bayonne, Lasserre, in-12, année 1876, p. 11; — *Almanaca berria edo egunaria*, Bayonne, Lespès, in-12, 1879, p. 17; 1880, p. 35; 1881, p. 31; 1882, p. 37; *Almanaque bilingüe*, S.-Sébastien, in-8^o carré, 1879, p. 2; — *Calendario vasco-navarro*, Bilbao, in-18, 1882, p. 157.

Chaho, qui publia de nombreux proverbes basques dans *Biarritz*, t. I, p. 32-67, en avait cité un, en note, à la p. 70 de son *Voyage en Navarre*; Leroux de Lincy en a emprunté quelques-uns à Oihenart; M. Fr. Michel en a donné un grand nombre dans son *Pays basque* (p. 29-42), où il est parlé (p. 30) d'un ouvrage de M. Ernest de Garay : *Sentences et maximes basques* « Volume publié en 1852 en Belgique, après avoir paru par fragments, à Paris, dans le *Journal des Artistes*, et en Hollande, dans le *Journal de Maastricht* ». Cet Ernest de Garay ne doit être que le fameux Eugène Garay de Monglave; mais je n'ai pu retrouver la brochure en question.

M. J. B. Dasconaguerre a donné aussi une liste de 69 proverbes, à la suite de l'édition basque de ses *Échos du pas de Roland* (*Athekagaitzeko oihartzunak*, Bayonne, 1869, in-12) p. 193-200, dans quelques exemplaires seulement.

Pour terminer, je citerai un article d'un journal de Pau, le *Mémorial des Pyrénées* (4 fév. 1844, proverbes populaires du midi de la France, Oihenart, Voltaire).

§ VII. — PASTORALES.

On trouvera beaucoup de détails sur les pastorales basques et l'analyse de plusieurs d'entre elles dans le *Voyage en Navarre* (1^{re} édit., p. 337-339; 2^e édit., p. 333-335 (1), et dans *Biarritz* (t. II, p. 124-154) de Chaho; dans le *Pays Basque* de M. Fr. Michel (p. 43-92); dans les *Basques legends* de M. Webster (2^e édition, appendix, p. 235-246); enfin, dans divers périodiques : le *Capitole*, de Toulouse, lettre à Dumas par J.-A.-C. Buchon, reproduite dans le *Mémorial des Pyrénées*, n^{os} des 31 oct. et 1^{er} nov. 1839; l'*Album Pyrénéen* (Pau, 1841, p. 90-102 et 207-215, articles de M. J. Duvoisin); le *Mémorial des Pyrénées* (8 sept. 1840), article intitulé : « Un ballet cantabre »; l'*Observateur des Pyrénées*, (n^{os} des 11, 13, 15, 22, 27 et 29 octobre 1843, articles signés J.-B. (Badé); le *Macmillan's Magazine* (janv. 1865, p. 238 à 252), et l'*Academy* (3 mai 1879), qui contenaient des articles de M. Webster.

Dans l'*Athenæum français* du 9 décembre 1854 (p. 1133-1134) et du 27 janvier 1855 (p. 86-88), on peut lire deux lettres de M. Francisque Michel à M. Prosper Mérimée, relativement aux *Représentations dramatiques dans le pays basque* : la première de ces lettres a été reproduite dans le *Messenger de Bayonne* du 14 décembre 1854; M. Fr. Michel en a réimprimé la plus grande partie, avec quelques changements de peu d'importance, dans son *Pays basque*.

M. Webster a donné, en 1880, un remarquable article au *Bulletin de la Société des Sciences et Arts* de Bayonne (1878-1879, p. 69-88).

J'ai consacré aux pastorales, dans la *République française* (n^o du 21 février 1879), un feuilleton scientifique reproduit, avec d'importantes additions, dans un volume publié en 1880 (*Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, par A. Hovelacque, Émile Picot et Julien Vinson. Paris, E. Leroux, in-12, p. 99-127). J'ai publié, depuis, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, trois articles auxquels on a donné le titre général de : *Éléments mythologiques dans les pastorales basques* (t. I, 1880, p. 139-145; 374-379, et t. III, 1881, p. 231-239).

(1) Chaho qualifie les pastorales de drames informes; il cite (mais quelle confiance peut-on avoir en lui?) celles d'Aïlor (?), de Charlemagne, de Roland, de Soliman, d'Almanzor, de Godefroy et de Napoléon.

Je n'ai garde d'oublier un court article du *Graphic* de Londres (n° du 29 novembre 1879, p. 531, col. 1-2), avec un dessin assez inexact (p. 529), d'après des renseignements et des croquis communiqués par M. Webster (1). Le dessin du *Graphic* a été reproduit, le 10 janvier 1880, par l'*Univers illustré* de Paris (p. 29), avec un texte abrégé de celui du journal anglais et signé R. Rayon (p. 26). Mais je ne trouve rien à retenir dans un article du *Bulletin de la Société des Sciences historiques de l'Yonne* (1871, p. 105-119) : M. A. Challe y rend compte d'une représentation à laquelle il a assisté à Cambo, et qui n'a rien de commun avec les pastorales.



(1) Suivant la déplorable et trop générale habitude des dessinateurs de journaux, on a arrangé et gâté les croquis originaux. On a mis les chevaux sur la scène même, on a coiffé les spectateurs de grands chapeaux espagnols, etc.

LES CHANTS HISTORIQUES NATIONAUX

Les prétendus chants historiques nationaux basques — qui rentreraient incontestablement dans le domaine du *Folk-lore* s'ils étaient authentiques — sont au nombre de quatre : 1° une chanson qui aurait été composée en Italie par un soldat basque, amené des Pyrénées par Annibal ; 2° un chant sur la mort d'un certain Lelo, mari gênant, tué par un Égisthe basque au siècle d'Auguste ; 3° une lettre d'un seigneur de Belzunce au roi de Navarre dom Sanche Abarca ; 4° le chant d'Altabizcar, relatif à l'épisode historique qui a donné naissance à la chanson de Roland (1).

I. Le *Chant d'Annibal* n'est qu'une fantaisie de Chaho (*Ariel*, numéro du 5 janvier 1845 ; *Histoire primitive des Euscariens basques*, Paris, 1847, t. I, p. 17-19). Le brillant écrivain basque a ramassé deux couplets populaires dans les montagnes et y a intercalé six strophes de sa fabrication en prose française. Ce morceau n'a été pris au sérieux que par M. Mary Lafon (*Histoire du Midi de la France*, Paris, 1847, in-8°, t. I, p. 85-87). Mais M. Mary Lafon n'est pas le principal coupable, car, à la suite de sa citation, on lit ce qui suit (p. 87, note) : « Le texte, dont nous ne donnons que le premier et le dernier couplet, a été copié, le 7 octobre 1821, dans la bibliothèque du couvent des capucins de Fontarabie. La tradition en a conservé les principaux passages qu'on chante dans les montagnes (Extrait d'une *Histoire inédite des établissements des Basques sur les deux versants des Pyrénées*) ». A qui M. Mary Lafon a-t-il emprunté ce renseignement ? Évidemment à M. Garay de Monglave, qui envoyait au Ministre de l'instruction publique, le 11 décembre 1852, une notice sur les *Chants nationaux basques*, où l'on peut lire ce qui suit : « Nous allons

(1) M. J. Badé (*Observateur des Pyrénées* du 19 août 1840) y ajouterait volontiers une chanson guerrière sur Pélage dont il donne le texte (sept strophes). Il n'y a pas même à s'y arrêter.

reproduire maintenant la première et la dernière strophe du *Chant d'Annibal*, dont l'ensemble a été copié par nous, le 7 octobre 1821, dans la bibliothèque du couvent des capucins de Fontarabie. La tradition en a conservé les principaux passages qu'on chante dans les montagnes ; suivent les deux couplets basques et les huit paragraphes français. On ne relèverait entre cette traduction et celle publiée par M. Mary Lafon que des différences de pure forme ; cependant le texte basque de M. Garay de Monglave est plus correct que l'autre, mais on y remarque l'absence caractéristique du dernier mot de la première strophe. Le premier « amateur » qui a copié Chaho a omis ce mot que les copistes postérieurs étaient incapables de rétablir ou de remplacer. La strophe se terminait ainsi :

Ez orenic ez mementic
Ez diat igaraiten
Non ehitzaitan orbitzen.

« Je ne passe, ô rossignol (mâle), — ni une heure, ni un moment. — que je ne me souviens de toi ». Sans *orbitzen*, ces trois vers n'ont plus de sens.

C'est donc à M. Garay de Monglave qu'il faut imputer l'erreur commise par M. Mary Lafon. Je démontrerai tout à l'heure que M. Garay de Monglave ne savait pas le basque, et qu'il n'était gêné, littéralement parlant, par aucun scrupule.

II. — Le *Chant de Lelo* ne m'arrêtera pas longtemps. Je me borne à renvoyer le lecteur aux p. 174-186 du volume que j'ai publié avec MM. Hovelacque et Picot (*Mélanges de linguistique et d'anthropologie*, Paris, E. Leroux, 1880), et à un article intitulé « Excentricités euscarriennes » (*Revue de linguistique*, t. XVI, 1883, p. 72-76 : j'y parle de deux textes basques dont la fabrication grossière suffisait pour mettre en éveil toutes les suspicions).

III. — Le *Chant d'Abarca* a été publié par M. Francisque Michel, dans le *Gentlemen's Magazine* (oct. 1858, p. 382, col. 1-2) ; le savant professeur disait qu'il devait cette précieuse pièce à M. l'abbé Inchauspé, lequel « does not hesitate to pronounce it genuine », et il ajoutait : « in the face of such an authority, I cannot but say that it is old ; but I would not undertake to say that it was not composed with a view of testifying to the antiquity of the Belzunce family, although they had no occasion for

it ». M. Fr. Michel doutait d'ailleurs que la chanson fût contemporaine de la bataille qu'elle raconte et qui aurait eu lieu au X^e siècle.

M. Ant. d'Abbadie a répondu (mars 1859, p. 226, col. 1-2), en racontant ainsi qu'il suit l'histoire du chant d'Abarca : « In August last, we received, as usual, the prize compositions limited to songs under fifty lines of verse, and amongst them was the identical Abarca's song, which I still preserve in manuscript. I sent these papers to two judges chosen by myself, and who, at my request, agreed in naming the third judge. One of these umpires, a Basque scholar of course (1), is now in London. He affirms the veracity of these very recent facts, and in point of time, looks on the Abarca's song as a suckling babe two years old, the said ballad having been composed by a *living* author, for another and previous occasion. This is far from its being the Methuselah-like production which your october Magazine recommends to its reader. In the absence of my friend Inchauspe, the learned Bayonne canon, I do affirm that he never dreamed of giving even a ten-year antiquity to the aforesaid song, which he received first at my request, and to which, with his two colleagues, he did not award our yearly price ».

Je citerai plus loin (p.) la déclaration par laquelle M. Francisque Michel a reconnu formellement son erreur (août 1859, p. 338, col. 1) ; il ajoutait cependant que M. Inchauspe lui avait réellement donné le chant d'Abarca comme une *ancienne* poésie basque qui ne pouvait être le produit de l'imagination d'aucun auteur encore vivant.

IV. — J'arrive enfin au fameux *Chant d'Altabiscar*, ou plutôt d'*Altabiçar*, comme l'a toujours écrit son auteur, persévérant ainsi dans un simple *lapsus calami* de la première heure.

Voici comment M. Eugène Garay de Monglave annonçait, dans le *Journal de l'Institut historique* (t. 1^{er}, première année, 1834, gr. in-8°, p. 174-179), la découverte de ce chant. Après une dissertation sur les Basques, sur l'antiquité et l'excellence de leur langue, il ajoutait (p. 176, l. 2) :

« Parmi les poésies qui se sont ainsi conservées de génération en génération, on cite un poème assez étendu sur la religion des Cantabres, des chants guerriers et allégoriques, quelques chansonnettes supérieures peut-être en naïveté à celles de Métastase, et des romans populaires qui

(1) Il s'agit probablement de M. J. Duvoisin qui a habité Londres pendant qu'il traduisait la Bible en basque labourdín à la prière du prince L.-L. Bonaparte.

datent, d'après M. Humboldt, de l'invasion des Romains, et qui ne sont pas inférieures aux plus beaux chants nationaux des Grecs modernes. Viendra peut-être un Mac-Pherson qui les recueillera. Le souvenir des preux de Charlemagne est présent à l'imagination des bergers pyrénéens ; toutes les ballades du pays sont empreintes de leurs vaillants exploits : on montre ici au voyageur les jardins enchantés d'Armide, là, plus de vingt rochers que le fabuleux Roland a fendus de sa durandal ; et pourtant, personne dans ces vallées n'a lu ni le faux archevêque Turpin, ni Boyardo, ni Arioste, dont on ignore même les noms.

« Parmi ces romances chevaleresques des Escualdunacs, une des plus connues est celle qui a pour titre le Chant d'Altabiçar, *Altabiçaren cantua*. C'est la fameuse bataille de Roncevaux, racontée par les descendants des vainqueurs. Tout le monde sait que Charlemagne, étant allé guerroyer par delà les Navarres (on ignore si c'était pour les Mores ou pour les Chrétiens), rentrait vainqueur en France, lorsque les Sarrasins, selon les uns, les Escualdunacs ou les Vascons, selon les autres, et peut-être les trois peuples à la fois, parurent au sommet des montagnes, firent rouler sur les troupes des fragments de rochers, obscurcirent l'air de leurs flèches, et, malgré les prouesses des paladins, mirent de toutes parts les Francs en désordre et en firent un épouvantable carnage.

« Ce chant, comme tout ce qui n'est pas écrit, a sans doute changé en passant de bouche en bouche, et je l'ai retrouvé, avec de nombreuses variantes, sur plusieurs points des deux versants. Un des rédacteurs du *Dictionnaire de la conservation* (*sic*) et de la lecture, M. G. Ollivier, en parle dans un article fort curieux sur les chants populaires des différents peuples (t. XIII, p. 25). Malheureusement, il paraît n'avoir connu que la fin des troisième et septième versets, c'est-à-dire les noms de nombre déclinés depuis un jusqu'à vingt, et puis en sens inverse. Cherchant quel sens caché pouvait couvrir sous ce titre bizarre, il y a vu, dit-il, les *Escualdunacs* (qu'il nomme à tort *Vascons*) désignant par leur simple dénomination numérique les dures années de l'exil, et appelant ensuite une à une, par une sorte de progression décroissante, celle de la vengeance, chant cabalistique, ajoute-t-il, qui n'est plus maintenant qu'une musique dénuée de signification.

(P. 177) « Si M. Ollivier eût connu la romance entière, il ne serait pas tombé dans cette spirituelle erreur ; tout s'explique naturellement dès qu'on rétablit les huit versets. La progression ascendante, c'est la marche d'une armée qui s'avance ; la progression descendante, c'est la fuite de cette armée vaincue.

« J'ai vu autrefois une copie du chant d'Altabigar chez M. le comte Garat, ancien ministre, ancien sénateur et membre de l'Institut de France, un des philosophes les plus célèbres de notre pays, un des hommes dont le talent honore le plus les Escualdunacs, ses compatriotes. Il la tenait du fameux La-Tour-d'Auvergne, le premier grenadier de France, lequel, pendant les guerres de la République, se délassait de ses fatigues en travaillant à un glossaire en quarante-cinq langues. La Tour-d'Auvergne avait été chargé de traiter de la capitulation de Saint-Sébastien, le 5 août 1794, et c'était au prieur d'un des couvents de la ville qu'il était redevable de ce précieux document, écrit en deux colonnes sur parchemin, et dont les caractères peuvent remonter à la fin du XII^e ou au commencement du XIII^e siècle, date évidemment postérieure de beaucoup à celle de ce chant populaire.

« Le texte que je donne ici n'est pas exactement le même que celui qu'on a dû trouver dans les papiers de M. le comte Garat. Il se compose du rapprochement des diverses variantes que j'ai pu recueillir. Ces différences sont, du reste, purement grammaticales ; elles n'affectent en rien le sens des mots ni des phrases.

« Puisse cette exhumation honorable ne pas déplaire aux lecteurs du *Journal de l'Institut historique* ! »

Aux pages 175 et 176, on trouve de nombreuses notes contenant des étymologies plus ou moins extravagantes ; je citerai par exemple les suivantes :

« *Irrintcina*, de *irri* et *inciina* « soupir ».

« *Jaungoicoa*, litt. « le seigneur d'en haut » ; d'après la construction ordinaire *goïco-jaüna*.

« *Gaba* (la nuit) « absence » ; *gabe* « sans ».

« *Eguskia*, et souvent *iguskia* par abus, vient de *eguna* « jour », qui lui-même tire son origine d'*egina* « fait (participe) ». Ainsi *eguskia* signifie proprement « faiseur, créateur ».

« *Ilhargia* « lune », mot composé d'*argia* « lumière », *hila* « pâle, mort ». L'*h* qui devrait figurer à la tête du mot a été transposée par l'usage à la suite de l'*l*.

« Par un déplacement tout opposé, dans *heriotza* « mort », mot composé d'*eri* « malade » et *hotza* « froid », l'*h* se trouve en tête quand sa place naturelle devrait être entre l'*i* et l'*o*.

« Ces aspirations, qui varient aujourd'hui avec les lieux, ont pu varier avec le temps ».

Ei M. de Monglave ajoutait :

« Ces notes nous ont été communiquées par M. Duhalde, jeune philologue escualdunac (sic), aussi modeste que savant. Nous lui devons, en grande partie, le rapprochement des diverses variantes du texte du chant d'*Altabizar*,... »

Je ne sais ce qu'était M. Duhalde ; mais dans l'article de M. de Monglave, il est parlé de « M^{me} Duwaldé, femme d'un notaire de Saint-Pée (sic) », qui « a traduit en basque les fables de Lafontaine ».

A la page 178 se lit le texte que je reproduis tout à fait exactement, puisque c'est la forme originale, l'édition princeps :

*Oñbat aituia içanda
Escualdunen mendien artetic.
Eta etheco-jauna, here ahiaren aiscintan caultic,
Idehitu beharriac, eta errandu : nor da hor ? Cer nabi dautet ?
Eta ehaçurra here nausiaren oinetan lo çaguena,
Alicbatuda, eta carasiç Altabiçaren inguriac bete ditu.*

*Ibanetaren lephuan harabotibat agercendu ;
Hurbilçenda, arrhotac ezher eta escuin iotcondituietlaric.
Horida urrundic helduden armadabaten burruma.
Mendien capetietaric guriec erepuesta emandiotc.
Bere tuiten seinuia adiaçiute :
Eta etheco-jaunac bere dardac ehorroçtentu.*

*Heldudira ! heldudira ! Cer lantzaco sasia !
Nola cernabi colozeco banderac hoien erdian agercendiren !
Cer simistac atheratçendiren hoien armetaric !
Cenbat dira ? Hauru, condaitçac ongi !
'Bat, biia, birur, laü, bortç, sei, çaltçi, çortçi, baderatçi, hamar, hameca,
[hamabi,
Hamahirur, hamalali, hamabortç, hamasei, hamazatçi, hameçortçi, heme-
[retçi, hogoi.*

*Hogoi eta milaco oraïno !
Hoien condatçia denbora galçia litake.
Hurbilçetçagun gure heso çai lac, errhotic atheratçetçagun arroçahoriec,
'Bethatçetçagun mendiaren petharra behera
Hoien buruen gaineraïno.
Leberdetçagun, herioaz iotçetçagun.*

*Cer nahicuten gure mendietaric norteco giçon horiec ?
Cetaco iendira gure baakiaren naasterat ?*

*Jaüngoicoa mendiac endituleman, nabi igandu hec giconet ez pasatcia.
Bainon arrhocac biribilcoilca erogtendira tropac lebertcandituzte.
Odola currutan bailoba, haragi puseac dardaran daude.
Oh ! cembat heçur carrascathuac ! cer odolesco itsasua !*

*Escapa, escapa, indar eta zaldi dilucuenac.
Escapa hudi, Carlomano errege, birz luma belcekin eta capa goriarekin.
Ire iloba mailia Rolan çangarrha hautchet hila dago.
‘Bere çangarthasuna iertaco ez tuigan.
Eta horai, Escualdunac, utzdiçagun arrhoca horiec.
Lausgiten fite igordetçagun gure dardac escapacendiren contoac.*

*Baduaci ! baduaci ! Nunda bada lantzazco sasi bura ?
Nun dira hoien erdian agericiren cernabi colozco bandera hec ?
Ezta gihiïago simistatic atheratcen hoien arma odolez letbelaric.
Cembat dira ? Haura, condaïtçac ongi !
Hogoi, hemeretzi, hemecortzi, hamazazpi, hamasei, hamiabortz, hamalaü,
[hamabirur,
Hamabi, hameca, hamar, bederatci, zortzi, zatzi, sei, bortz, laü, hirur,
biia, bat.*

*Bat ! Ezta bihiric ageri gihiïago.
Akhaboda ! Eteboko-janna, iuaiten ahaltcia çure çacurrarekin,
Çure emaztiaren, eta çure haurren besarcacerat,
Çure darden garbitcerat, eta alchatcerat çure tuutekin, eta gero heïien
gäinïan etçatçat eta locïteat.
Gabaç arrhanuac ienendira haragi pusca lehertu horien iaterat,
Eta heçur horiec oro çuritucodira eternitatean.*

A la page 179 est la traduction dont je n'ai pas à m'occuper ici.

M. Garay de Monglave, dix-neuf ans après, persistait dans ses affirmations premières. On lit, en effet, dans le *Courrier de Bayonne* du 13 mars 1853, les lignes suivantes signées de lui :

« Afin de constater en notre faveur la priorité de ce chant et de sa traduction, en évitant toutefois de leur donner une publicité trop grande (1), nous les fîmes insérer, en novembre 1834, dans un recueil scientifique peu répandu. Quand, plus tard, M. Francisque Michel fit paraître son curieux recueil des *Ballades de Roncevaux*, il y comprit la

(1) Pourquoi ? (J. V.).

romance d'*Altabiçar*, mais il eut la loyauté d'en indiquer la source, et nous l'en remercions, ainsi que M. Ph. Lebas, de l'Institut, dans sa belle *Encyclopédie de l'Histoire de France*, article *Roncevaux*.

« Malheureusement, leur exemple ne trouva pas d'imitateurs. L'auteur d'une bonne *Histoire d'Espagne* fut le premier à insérer notre traduction sans en indiquer la source, et dans le *Journal des Débats* du 26 juillet 1838, un honorable critique, M. Cuvillier-Fleury, en rapporta, à son insu, tout l'honneur à cet écrivain (1) ; mais, sur notre observation, il répara son erreur involontaire, dès le numéro du 28, avec un empressement et une grâce que nous n'oublierons jamais. Nous voudrions avoir les mêmes éloges à donner à l'auteur d'une *Histoire*, heureusement moins connue, *du Midi de la France*, publiée en 1842 et qui nous a emprunté non seulement le texte mais aussi la traduction du *Chant d'Altabiçar*, en daignant à peine glisser les initiales de notre nom dans une note imperceptible de son ouvrage (2). Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce travail que par un extrait de la lettre que nous écrivit M. Cuvillier-Fleury :

« Aux Tuileries, 17 juillet 1838.

« Monsieur,

« Votre réclamation est de toute justice. Je suis désolé d'y avoir donné lieu. Mais ce n'est pas ma faute. Saint-Hilaire ne cite que Francisque Michel. Ce dernier vous cite, il est vrai ; mais sa note m'avait échappé, parce que, ayant trouvé le chant basque dans l'*Histoire d'Espagne*, je ne l'avais pas cherché à la suite de la *Chanson de Roland*. J'envoie une note au *Journal des Débats*. Vous verrez que je vous rends

(1) M. Cuvillier-Fleury, dit seulement, en rendant compte de l'*Histoire d'Espagne* de M. Rosseuw Saint-Hilaire : « Il existe un chant basque qui prouve aussi à quel point le grand roi s'était mépris sur les dispositions des peuples des Pyrénées qu'il avait la prétention d'affranchir. Je le cite en entier, car je ne connais rien de plus original à la fois et de plus sublime dans les poésies de cette époque, rien qui jette plus de jour sur cette mystérieuse épopée du huitième siècle. (Suivent les huit strophes françaises de M. Caray de Monglave). Tel fut le jugement des Montagnards sur la croisade 778 ».

(2) M. de Monglave est bien dur pour Mary Lafon, son ancien collègue de l'Institut historique.

complète justice. Mais comment m'y refuserais-je ? Vos travaux ne sont-ils pas de ceux qui éclairent et honorent notre pays ? La *trouvaille* que vous avez faite, vaut de l'or ; votre traduction est excellente ; je ne la juge que par le style, et, puisque vous y cherchez encore des contre-sens, cela prouve la rigueur avec laquelle vous avez sacrifié à l'exactitude. De tout cela, monsieur, je vous félicite sans arrière-pensée, quoique non sans jalousie, car vos études sont faites pour inspirer le désir de vous suivre et de vous imiter.

« Veuillez agréer l'assurance, etc. »

« Voici maintenant la rectification du *Journal des Débats* (samedi 28 juillet 1838) :

« Le *Chant d'Attabicar*, que nous avons cité d'après M. Rosseuw Saint-Hilaire, est dû aux recherches et aux travaux de M. Eugène Garay de Monglave, qui rassemble, avec un zèle tout à fait digne d'éloge, les matériaux d'une *Histoire des populations basques*. La traduction de ce chant, remarquable par son élégance et son exactitude, appartient également à M. de Monglave, à qui MM. Francisque Michel, Rosseuw Saint-Hilaire et d'autres l'ont empruntée (1). »

Le 11 décembre 1853, M. de Monglave adressait au Ministre de pré-tendus « chants nationaux basques » ; il y joignait une longue notice où il réédite l'histoire du manuscrit découvert par La Tour-d'Auvergne. J'y relève les lignes suivantes :

« Chargé par M. Villemain, ministre de l'Instruction publique, d'aller recenser sur les lieux les archives des Euskariens, nous avons, entre autres richesses, rapporté de notre excursion *dix-neuf* (2) chants nationaux, parmi lesquels nous en traduisons trois, le *Chant de Lelo*..., le *Chant d'Annibal*... et le *Chant d'Attabicar*...

« Le texte du chant de *Lelo* ou de *Lecobidi* nous a été conservé dans

(1) M. de Monglave ne cite pas exactement. Il a omis, avant les mots « est dû aux », plus d'une ligne et demie que voici : « dans notre numéro du 26 juillet, avait été déjà publié dans le *Journal de l'Institut Historique*, et il est dû aux recherches et aux travaux de M. Eugène de Monglave (non Garay) qui rassemble en ce moment, avec » etc. Plus loin, il y a d'autres inexactitudes : « La traduction du chant d'*Attabicar*, si remarquable », etc., « à M. de Monglave, auquel M. Francisque Michel et M. Rosseuw Saint-Hilaire (il n'y a point : et d'autres) l'ont empruntée ».

(2) Le nombre dix-neuf est surchargé sur un grattage.

le *Prüfung* par le savant Guillaume de Humboldt, dont on connaît le long séjour parmi les Euskariens. Nous ne le reproduisons point ici. Nous en avons seulement revu la traduction avec soin sur de nombreuses variantes recueillies par nous sur divers points de la chaîne pyrénéique ».

Le second paragraphe donne la mesure de la véracité de M. de Monglave. Il est absolument faux qu'il ait recueilli des variantes du *Chant de Lelo* dans le pays, car ce chant y est — je l'affirme — tout aussi inconnu que le *Chant d'Altabiçar*. Mais que dire de la citation de Humboldt ? Tout le monde sait que le chant de *Lelo* n'a pas été publié, pour la première fois, dans la « *Prüfung* » (1821), mais aux p. 86-89 des *Berichtungen* au Mithridate d'Adelung (1817).

Ce qui est connu dans le pays, M. Bladé l'a déjà fait remarquer, c'est une sorte de récitatif sur les noms de nombre, de un à vingt et de vingt à un. Je l'ai entendu chantonner plusieurs fois dans diverses parties du Labourd ; d'autres l'ont entendu en Basse-Navarre et en Soule. Ce récitatif, cet air, cette mélodie si l'on veut, n'a rien de bien remarquable, et l'on ne comprend guère l'enthousiasme de M. G. Ollivier, dans l'article cité par M. Garay de Monglave et dont nous reproduisons ci-après la partie relative aux Basques (*Dict. de la Conversation*, 1^{re} édit., 1834, t. XIII, p. 25, col. 2) :

(Dans le Jura) « à la vérité, la poésie n'est encore que dans les paroles, mais dans les Pyrénées, au contraire, c'est dans la musique qu'elle se déploie. Que dirais-je des chants basques, par exemple. et d'où vient à ces tribus exilées entre le ciel et la terre une telle franchise de rythme et d'intonation ? Tout ce que je connais d'airs basques est d'un ton grandiose et décidé ; mais aucun n'est plus frappant sous ce rapport que le chant national des Escaldunacs, comme ils se nomment eux-mêmes dans leur idiome. Ce beau chant, cependant, n'a pour paroles que les noms des nombres cardinaux déclinés dans le premier couplet depuis un jusqu'à vingt, et, dans le second, répétés dans l'ordre inverse. Souvent, en écoutant cet air d'une si pure et si franche mélodie, je me suis demandé quel sens caché pouvait couvrir sous ce texte bizarre : d'hypothèses en hypothèses, je suis remonté jusqu'aux souvenirs héréditaires du temps où les races vascones, acculées au pied des Pyrénées par l'invasion celtique, durent chercher sur leur sommet un refuge infranchissable aux dévastations de cette marée. Alors il s'offrit à ma pensée que, sans doute, ce chant avait retenti dès ces premiers âges comme une ode guerrière, où les aïeux, après avoir désigné par leur simple dénomination numérique les dures années de l'exil, appelaient une à une,

par une sorte de symbolique progression décroissante, celles de la vengeance. Hélas ! lorsque le cycle de ces nombres eut accompli sa révolution, près d'un demi-siècle avait consacré l'usurpation. La génération nouvelle des Basques, fière de ses asiles escarpés, regardait en mépris le colon des Basses-Terres, et le chant cabalistique de la vengeance n'était plus qu'une musique dénuée de signification. »

La fraude, toute grossière qu'elle fût, réussit pleinement. Le *Chant d'Altabizcar*, ou mieux *biçar*, fut accepté par tous les critiques, par tous les historiens, par des savants expérimentés (1). Il est intéressant de donner quelques citations caractéristiques.

Rosseau Saint-Hilaire en parle en ces termes dans son *Histoire d'Espagne* (nouvelle édition, Paris, 1844 (2), in-8°, t. II, p. 209-213) : « Un admirable chant national basque, tout palpitant des émotions de la victoire, nous a conservé, mieux que la prose d'Eginhart, la physionomie naïve et passionnée de cette mémorable bataille... La poésie a payé la dette de l'histoire... Nous disons la poésie, et nous ne dirons pas le poète : car il n'y a jamais de noms propres à attacher à ces admirables chants nationaux qui traduisent en rimes spontanées la pensée de tout un peuple, et où l'auteur disparaît sous les sympathies qu'il éveille. L'hymne de la victoire qu'entonne une armée sur le champ de bataille est toujours anonyme, et quand le peuple inspire des vers, c'est le peuple qui les a faits. »

« Un cri s'est élevé
« Du milieu des montagnes des Escualdunacs,
« Et l'Etcheco-launa.... (etc).
.....
« Et tous ces os blanchiront dans l'éternité ».

« (Cité par Francisque Michel, *Chanson de Roland*, p. 226). »

A cette dernière ligne est la note suivante : « Sans établir complètement l'authenticité de ce chant national, il me semble empreint d'un

(1) Y compris M. J. Badé, professeur au Lycée de Pau (*Observateur des Pyrénées*, 29 avril et 19 août 1840 : Chants populaires des Basques).

(2) La première édition est de 1836.

d'un bout à l'autre d'une vérité de détails trop saisissante, pour que je puisse le considérer comme une pure invention de poète. Si l'on n'y retrouve pas la concision et la rudesse primitives du *Chant des Cantabres* (voyez t. I, p. 454), il renferme cependant de ces traits de nature qui n'appartiennent qu'aux peuples jeunes, car les Basques, séparés du monde dans leurs profondes vallées, n'avaient guère vieilli depuis Auguste jusqu'à Charlemagne. Telle est, par exemple, cette phrase si vraie dans la bouche d'un Basque : « Quand Dieu fait les montagnes, c'est pour que les hommes ne les franchissent pas », et ce calcul décroissant de l'enfant, et du peuple, enfant comme lui, qui sait à peine compter jusqu'à vingt, et qui, de ces milliers d'ennemis, finit par n'en avoir plus qu'un, et *pas même un* à compter ! (1) »

M. Fr. Michel, à qui Rosseuw Saint-Hilaire avait emprunté le morceau, avait été l'un des premiers à le mettre en vogue. Il le reproduisait, dès 1837, dans les notes de sa *Chanson de Roland* (p. 225-227), sans faire aucune réserve, sans exprimer aucun doute. Vingt ans plus tard, en 1857, il en parle ainsi dans son *Pays Basque* (p. 234-235) :

« Les Basques n'hésitent pas à présenter comme contemporain à la déroute de Roncevaux le chant d'Altabizcar, destiné à célébrer la victoire de leurs ancêtres. A ce sujet, je ne sais trop ce qu'il faut croire des assertions de M. Garay, qui parle d'un ancien manuscrit où le fameux La Tour-d'Auvergne aurait rencontré ce morceau à Saint-Sébastien, en 1794 ; mais je sais bien qu'avant le XIII^e siècle on confiait rarement à l'écriture les poésies composées en langue vulgaire, et ce n'est sûrement pas dans les Pyrénées que l'on aurait dérogé à l'usage, surtout en faveur du basque, qui n'a jamais été considéré que comme une langue courante, sans emploi pour les choses dont on voulait conserver un souvenir durable.

« Je crois pourtant à l'antiquité du chant d'Altabizcar, mais en me fondant sur le sentiment général de la poésie, que distingue entre toutes sa double énumération de guerriers, si originale et d'un puissant effet.

(1) On voit que Rosseuw Saint-Hilaire croyait aussi au *Chant de Lelo*. Il en dit, en effet, même ouvrage (t. I, p. 459) :

« On remarquera l'énergie et l'âpreté toutes primitives du rythme, l'extrême concision et la simplicité de l'expression, enfin l'absence de liaisons artificielles entre les phrases et même entre les idées, indices certains de la haute antiquité de ce fragment. Il semble qu'on respire dans cette sauvage poésie quelque chose de la rude indépendance des Cantabres et de l'âpre brise de leurs montagnes. »

Il est encore un point sur lequel s'appuie ma croyance : c'est le nom de *Carlomano* donné au roi franc. Tout porte à croire que tel était, ou peut s'en faut, celui par lequel on désignait de son vivant Charlemagne, qui n'a été appelé tout d'abord *Carolus Magnus* que par une traduction matérielle du nom de *Carloman*. Ce point a été, il est vrai, suffisamment démontré par J. Grimm et par M. Michelet avant la publication du chant d'Altabizcar ; mais il est peu probable que l'éditeur, ou tout autre, ait puisé dans leurs ouvrages l'idée d'ajouter à l'air d'antiquité de cette pièce en donnant au grand empereur un autre nom que celui sous lequel il est généralement connu.

« Il est encore moins vraisemblable que l'auteur du chant d'Altabiscar ait lu un petit poème bohémien de la fin du XV^e siècle, qui offre plus d'un trait de ressemblance avec le chant basque.... »

« Comme dans le poème bohémien, on voit dans le chant basque l'ennemi écrasé sous des rochers lancés du haut des montagnes ; mais l'auteur nous montre encore ses compatriotes armés d'ares et de flèches ; or, nous savons que les montagnards de la Navarre étaient autrefois de grands chasseurs... »

La ressemblance du chant basque avec le poème bohémien est d'autant moins étonnante que l'auteur a pu lire et rechercher tout ce qui avait été publié dans le genre voulu. Car, ainsi qu'on le verra tout à l'heure, le chant basque a été composé à Paris, en 1834. Mais je reviens à mes citations.

M. Mary Lafon reproduit le texte du journal de l'*Institut historique* dans son *Histoire du Midi de la France* (Paris, 1847, in-8°, p. 395-399), en l'accompagnant d'une traduction assez fantaisiste, dans laquelle il intercale des passages de la *Chanson de Roland* (édition de Francisque Michel). Il ajoute : « La-Tour-d'Auvergne trouva ce chant, le 5 août 1794, dans un des couvents de Fontarabie. Il en existe plusieurs versions conservées traditionnellement sur la montagne. Le texte qu'on vient de lire, formé des meilleures variantes par M. Duhalde, a été traduit en 1834 par M. G. de M. » Pourquoi ces simples initiales ? Je l'ignore.

Tout le monde ne s'y laissa pourtant pas prendre. Dans son édition de l'*Histoire du Languedoc* de dom de Vic et dom Vaissette, du Mège s'exprimait ainsi (Toulouse, 1810, t. I. p. 647) :

« Depuis quelques années, des recherches approfondies ont éclairci beaucoup de particularités de l'histoire ancienne et de celles du moyen-âge, et ajouté même un grand nombre de faits importants aux faits déjà recueillis et publiés ; mais il faut se tenir en garde contre l'enivrement

que causent des découvertes de ce genre. La confiance des écrivains a été trop souvent trompée par des faussaires, pour que l'on n'accueille pas avec quelque défiance les documents qui avaient jusqu'à présent échappé à des investigations constantes ».

Il donne pourtant, sur l'autorité de Humboldt et de Fauriel, le *Chant de Lelo* qui, dit-il, « de même que ceux d'Ossian, pourrait bien ne pas avoir toute l'ancienneté que les érudits basques lui attribuent ».

Quant au *Chant d'Altabiçar*, il dit (t. II, 1840, notes, p. 34) : « Parmi les autres monuments qui rappellent les exploits et la mort du neveu de Charlemagne, il faut distinguer, surtout, le chant d'Altabiçar (altabiçaren cantua), poème en langue *escuara*, et qui aurait conservé, chez les *Escualdunacs*, le souvenir de la bataille de Roncevaux. Mais ce chant est-il ancien ? ou plutôt ne serait-il pas l'œuvre d'un homme d'esprit qui n'aurait pas été fâché de faire croire à la haute antiquité de ce morceau, et qui, à dessein, y aurait multiplié les archaïsmes, les façons de parler inusitées aujourd'hui ? »

Plus tard, le même écrivain signant « A. du Mège (de la Haye) », dit, dans son *Archéologie pyrénéenne* (Toulouse, 1858, t. I, 1^{re} partie, prolégomènes, in-8°, p. 383) : « La langue basque... eut peut-être, autrefois, une littérature ; mais tout ce qui peut l'attester a disparu, car il ne faut pas croire à l'ancienne existence de ces chants, *découverts* depuis quelque temps » ; et aux pages 403-404 : « On a beaucoup varié sur les circonstances qui ont servi à retirer de l'oubli cette composition vraiment remarquable, mais où, bien loin d'y découvrir des archaïsmes et des formes classiques, on retrouve toute la liberté, toute la fougue d'une œuvre romantique et originale. On a dit qu'alors que l'armée républicaine s'empara de Saint-Sébastien (en l'an II), le gardien du couvent des Capucins de cette ville remit ce chant inconnu à La Tour d'Auvergne, guerrier aussi redoutable que profond érudit. Nous avons objecté contre cette origine qu'il n'y avait pas alors de capucins à Saint-Sébastien (1) et que cet ordre n'avait de monastère dans cette

(1) Voici le certificat que publie du Mège ; les premières lignes sont certainement incorrectes : « Don Tadeo Ruiz de Ogarrio, alcalde constitucional de esta ciudad de San-Sebastian : *habiendos esse pechado* (?) un documento que acredite, quien era el prior del convento de capuchinos de esta ciudad en los años de 1794 y 1795 ; certifico que nunca ha existido, en esta ciudad, convento alguno de capuchinos, y que en el distrito de la misma, no ha habido mas que dos, uno en la villa de Renteria, y otro en la ciudad de Fuenterrabia, y para

province qu'à Fontarabie et à Renteria. On ajoutait, car les sceptiques en histoire sont, comme on le sait, des gens assez difficiles, que La-Tour-d'Auvergne, ce vrai Breton, *Got callet densan armoric*, qui aimait les Basques, et pour leurs mœurs si dignes d'estime, et pour leur antiquité, surtout pour leur bravoure, n'avait point parlé de ce poème dans ses *Origines gauloises*, où il s'est cependant occupé des *Ibères*, qu'il considérait comme les pères de l'Hibernie ou de l'Irlande, et que son ami et continuateur, le savant étymologiste Eloi Johanneau, n'en avait jamais parlé. Mais un autre récit est venu infirmer le premier. — Vers la fin du dix-huitième siècle, un Basque, établi à Paris, obtint, comme écrivain, des succès académiques justement mérités ; la révolte de la capitale, en 1789, le compta au nombre de ceux qui furent désignés alors sous le nom de *patriotes*. Dans la suite, il devint ministre de la justice, et eut le triste courage d'entrer dans la Tour du Temple, et de lire au vertueux Louis XVI le décret qui le condamnait à mort!!! Plus tard, alors que le gouvernement voulut grouper près de lui toutes les illustrations, tous les talents, M. Garat devint sénateur et comte de l'Empire, et ce serait lui qui aurait livré à l'histoire l'*Alta Bizar*, ce poème qui nous paraît appartenir à l'école littéraire que l'on a nommée *Romantique*. Beaucoup d'écrivains ont cru ou croient encore que cette composition date réellement du huitième siècle. Mais rien n'indique cette origine fabuleuse, et les hommes sérieux qui habitent le pays basque ne croient, pas plus que nous, à l'ancienneté de cette pièce. »

J'ai cité textuellement, sans omettre les appréciations politiques et les points d'exclamations ; mais il est facile de voir que, comme beaucoup de travailleurs, du Mège écrit sans avoir les documents sous les yeux, et sans se préoccuper de la précision des faits et de l'exactitude des détails. Ses critiques n'en sont pas moins justes, d'ailleurs : Plus loin, il revient (p. 459-465) sur « l'*Altabicaren* (*sic*) », que des touristes ont colporté dans toute l'Europe, en affectant d'y reconnaître un morceau épique, daté du

que conste, firmo. En San-Sebastian, á diez y siete de abril de mil ochocientos y cincuenta y seis.

« Tadeo Ruiz de OGARRIO ».

Cette signature est légalisée par le consul de France.

Du Mège cite, d'ailleurs inexactement le *Journal de l'Institut historique* ; il intercale dans le récit cette phrase de lui relative aux capucins : « Plus tard, on nous a dit que ce fut le prieur des capucins de Saint-Sébastien ». Cet on serait-il Garay de Monglave lui-même ?

VIII^e siècle ». « Nous cherchions, il y a vingt-cinq ans », ajoute-t-il, « les souvenirs des paladins de France, à Roncevaux même, et là, nul ne parla de l'*Altabizar*... qui... nous paraît avoir une origine suspecte. C'est, sans aucun doute, l'ouvrage d'un homme d'esprit; mais ce n'est pas, nous le croyons du moins, l'un des monuments de la vieille langue des *Esculdunacs*... Rien n'atteste l'authenticité de cette composition, d'ailleurs très-remarquable, composition dont la forme étrange nous paraît déceler cette école qui, de nos jours, semblait se substituer à notre école classique, cet illustre et dernier reflet des exemples laissés par la savante antiquité ».

L'opinion de du Mége est adoptée par l'auteur de l'ouvrage suivant : « *La Chanson de Roncevaux*, fragments d'anciennes rédactions choisies, avec une introduction et des remarques, par M. G.-H. Bormans (mémoire présenté à l'Académie royale de Belgique, le 9 novembre 1867), in-8° de 223 pages », où on lit, pages 29-30 : « Il me reste encore à mentionner... 1^o..., 2^o..., 3^o..., 4^o..., 5^o enfin, un chant en langue basque, également publié par M. Francisque Michel, avec traduction. Cette pièce, assez courte, a peu de rapports avec la grande chanson, et considère, du reste, comme on s'en doute bien, la défaite de Roncevaux à un tout autre point de vue : c'est un chant de triomphe », et en note : « Cette petite pièce, que quelques-uns ont voulu faire remonter au VIII^e siècle, pourrait bien n'être qu'une composition fort moderne et une supercherie d'un homme d'esprit et de talent. « Voir l'*Archéologie pyrénéenne*, par Alex. du Mége, t. I, prolégom., p. 460 et suiv. ».

Des critiques plus autorisés entraient d'ailleurs en scène. Je commence par M. Gaston Paris (*Histoire poétique de Charlemagne*, Paris, 1865, in-8°, p. 285, note) : « M. Francisque Michel a publié (*Chanson de Roland*, p. 226) un chant populaire basque sur la déroute de Roncevaux. Il n'y a en réalité de populaire, dans ce chant, que la fin du troisième et du septième couplet, les noms de nombre récités d'abord depuis un jusqu'à vingt, puis en sens inverse. Tout porte à croire que le premier éditeur de ce chant, M. Eugène de Monglave, en est aussi l'auteur; on sait que c'était un homme d'esprit qui, après avoir relu Ossian, et en s'appuyant sur l'histoire réelle, a fabriqué ce petit poème fort bien réussi. La mention du roi Charlemagne et de son neveu chéri Roland suffit pour éveiller les doutes; ils se confirment par le ton général de la chanson et par l'emploi d'expressions comme *lantzarco* « de lances », *colorezco banderac* « les bannières colorées », *escapa* « fuis », *eternitatean* « éternité ».

En 1866, M. J.-F. Bladé publia une *Dissertation sur les Chants héroïques*

des Basques (Paris, 1866, in-8° de 60 p.) ; à côté de quelques erreurs de détail, provenant surtout du peu de connaissance qu'il avait de la langue, M. Bladé fait une excellente critique des pastiches médiocres que des « farceurs » ont trop longtemps voulu imposer au monde savant. M. G. Paris rendit compte de cette brochure dans la *Revue critique* (1866, p. 217-222). Il s'y référa l'année suivante, lorsqu'il eut à parler, dans la même *Revue* (numéro du 14 décembre 1869, art. 237, p. 275), du livre de M. Cénac-Moncaut, *Histoire du caractère et de l'esprit français* : « M. Cénac-Moncaut reproduit, à la page 38, le fameux « Chant d'Altabizcar », fabriqué par Garay de Monglave : on peut s'étonner qu'il ne connaisse pas le travail où son compatriote, M. Bladé, a démontré la fausseté de cette pièce (voy. *Revue crit.*, 1866, art. 199) ».

M. Cénac-Moncaut (*lettres à MM. Gaston Paris et Barry*, sur les Celtes et les Germains, les chants historiques basques, etc., Paris, 1869, in-8° de (ij)-56 p.) a voulu répondre à M. Gaston Paris et s'est posé en défenseur convaincu du *Chant d'Altabizcar*. Je ne saurai le suivre dans sa dissertation un peu confuse, où il cite pêle-mêle Abel Rémusat, Henri Martin, Orphée, Hésiode, Homère, Musée, Saint-Basile, Longus, François I^{er}, M. de Courson, Rabelais, etc., etc. ; mais il convient de copier sa conclusion bizarre : « les deux couplets de l'énumération des guerriers, et quelques autres passages, se seront conservés dans les souvenirs des bergers des vals de Roncevaux et de Saint-Jean-Pied-de-Port..... Ce point est si positif que M. Ollivier parlait du chant national des Basques, dès 1834, dans le *Dictionnaire de la conversation*, et signalait le caractère étrange de la musique sur lequel il était chanté. Or, Garay de Monglave ne publia le texte de l'*Altabizcar* qu'en 1835, et sans en donner la musique. Il est donc inexact d'attribuer à ce littérateur la première découverte de l'*Altabizcar*. Des voyageurs, des curieux en avaient connaissance ; ils l'avaient signalé à M. Ollivier.

« Les faits sont ici d'une telle évidence, que M. Bladé est bien obligé de reconnaître (p. 101 et 109) qu'il a lui-même entendu chanter les couplets de la numération ascendante et descendante dans les environs de Saint-Jean-Pied-de-Port ; seulement, au lieu de faire de cette preuve fondamentale le point de départ de cette dissertation, il l'ensevelit dans une phrase de deux lignes, perdue au milieu d'une réfutation de soixante pages.

« Comment cette chanson basque nous est-elle restée si longtemps inconnue?... La chose est facile à comprendre : pendant le moyen-âge,

nul homme lettré ne s'est occupé de basque ; durant le XVI^e et le XVII^e siècle, à l'époque de la brillante et sévère domination de la littérature classique, qui donc se serait inquiété d'un chant populaire (1) ? A la fin du XVIII^e siècle, les goûts s'étaient modifiés ; le chant des bergers de Roncevaux et Dengui frappa par son caractère tout héroïque un Basque épris des traditions historiques : le grenadier La-Tour-d'Auvergne et un poète souletain, si l'on aime mieux, nous ne tenons pas au nom propre. Cet homme littéraire transcrivit le chant d'*Altabiscar*, et comme on aimait alors les restaurations, les arrangements, il dut compléter la *complainte* des paysans basques (car l'*Altabiscar* se chante sur un ton mélancolique et plaintif), en ajoutant quelques couplets sur les principaux épisodes de la bataille. Telle est la version que je suis disposé à adopter et qui satisfait mon esprit. Mais il m'est impossible de croire à la fausseté complète du chant d'*Altabiscar*, à sa composition entière par un Basque de nos jours.

« Le cœur humain ne se prête pas aussi facilement que l'on suppose à des faussetés de cette nature, surtout lorsque le coupable ne doit en retirer aucun profit. Ce chant renferme, à côté d'effets poétiques assez ordinaires dans quelques-uns de ses couplets, des beautés de premier ordre, des détails de la vie héroïque, qu'un obscur littérateur est incapable d'inventer. Il n'y a pas jusqu'à l'absence de rythme, de versification, qui ne soit une preuve frappante de son authenticité. Le vers est un élément si essentiel de toute poésie moderne qu'un écrivain du dix-huitième siècle, dans quelle situation qu'il se fut trouvé, n'aurait pu concevoir l'idée d'écrire un chant privé de cet agent fondamental. Ce chant en prose, contrairement à l'argument de M. Bladé (p. 417), n'a donc pu être conçu, exécuté, que par un peuple primitif, sans littérature, à une époque où la liturgie avait mis à la mode ces magnifiques *proses*, dont les paroles éloquentes, la musique majestueuse et sévère, sont encore une des beautés des cérémonies catholiques. La musique du *Chant d'Altabiscar* se marie admirablement à cette *prose* patriotique, et les plaisanteries de M. Bladé n'enlèvent rien à la justesse des observations de M. G. Ollivier, bien que son style prête le flanc à la critique.

(1) Et Molière ?

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire.

« Nous connaissons, nous aussi, pour l'avoir entendu chanter, ce thème simple, grandiose et d'une mélancolie funèbre : son caractère étrange, diamétralement opposé à toutes les règles, à toutes les habitudes musicales modernes, est pour nous une des preuves les plus concluantes de l'ancienneté de l'*Altabiscar cantua*, dans ses parties essentielles. Les trois quarts de ses couplets, pour le moins, offrent tous les témoignages d'authenticité que peuvent nous présenter les recueils de chants, de contes, de légendes populaires, grecs, slaves, allemands, arades, norvégiens, gallois, bretons, espagnols, provençaux et gascons, publiés de nos jours... (p. 25-27) ».

D'ailleurs M. Cénac-Moncaut, qui, par parenthèse, oppose avec conviction l'autorité de MM. de Courson, Fauriel, de la Villemarqué, Francis Riaux, Francisque Michel, etc., à celle de MM. Paul Mayer et Gaston Paris, invoque des arguments vraiment singuliers. Il dit, par exemple : « M. Bladé a trop radicalement contesté, non seulement l'*Altabiscar cantua* (*sic*), mais le *Chant de Lelo*, publié sous le patronage de M. de Humboldt et de M. Fauriel, pour que je ne me sois pas tenu en garde contre sa facile méthode de tout nier, à l'aide de ces querelles de mots, de ces dissections de syllabes qui servent à battre en brèche tout ce qu'on désire ne pas laisser debout ». Et il ajoute : « J'ai fait ma contre-enquête aussi, et je possède des jalons qui me permettent de justifier, dans les termes les plus affirmatifs, M. Garay de Monglave de l'accusation de faux qu'on a portée contre lui... je tiens des personnes les plus honorables, de celles dont le nom et la position sociale commandent le plus de respect, que, il y a plus de soixante ans, elles furent bercées par leur nourrice au son de l'*Altabiscar cantua*, au son de la fameuse énumération ascendante et descendante du moins... Je tiens aussi de M. Bordachar, chef d'institution à Mauléon, que, si l'*Altabiscar* n'est pas tout entier d'une haute antiquité, il remonterait du moins, tel nous l'avons aujourd'hui, à une centaine d'années, époque où il aurait été *arrangé*, un peu gâté, si vous aimez mieux, par un poète gentilhomme du pays de Soule. Mes investigations n'ont pas jusqu'à ce jour, remonté au delà ».

Hélas ! que valent à cette heure les indications de ces personnes honorables et respectables, prêtres ou laïques, et les hypothèses de M. Bordachar ? Ce dernier a eu sans doute en vue un certain Belzunce, poète basque un peu fantastique, auquel on a attribué beaucoup de chansons populaires. Lamazou, par exemple, ne connaît que deux auteurs basques, Garat et Belzunce. On voit ce que pèsent ces témoignages, même appuyés de ceux de Chaho, de M. Francisque Michel et de

Henri Martin, qu'on ne s'attendait guère à rencontrer ici. Mais quoi ? Le défaut de tous ces gens-là est, au fond, de ne pas savoir le basque, les uns, quoique Basques de naissance, parce qu'ils ne l'ont jamais étudié, les autres parce qu'ils ont cru suffisant de jeter les yeux sur certains rudiments plus ou moins bien faits et de compulser, pour y chercher des étymologies, certains vocabulaires plus ou moins bien ordonnés. Le vrai mot a été dit par M. Barry, cité par M. Cénac-Moncaut : « Quelle portée peuvent avoir de pareilles discussions tant qu'elles seront débattues entre personnes qui ne savent pas le premier mot de la langue sur laquelle elles dissertent ? » (Cela s'appliquait à la « théorie ibérienne »).

Or, si la *dissertation* de M. Bladé est de 1866, si les *réfutations* de M. Cénac-Moncaut sont de 1867, il y avait sept à huit ans déjà que la vérité était connue. M. Francisque Michel avait dit, dans le *Gentleman's Magazine* (oct. 1858, p. 381, col. 2), que le *Altabiscarraco cantua* était « now universally acknowledged as a gem of ancient popular poetry » (lettre datée de Bordeaux, 21 sept. 1858). Dans le numéro de mars 1859 du même *Magazine* (p. 226, col. 1-2), M. Antoine d'Abbadie (lettre datée de Londres, 31 janv. 1859) répondit à cette assertion par l'affirmation suivante : « I am sorry that the *Altabiscarraco cantua* mentioned in your same number, is acknowledged as a gem of ancient popular poetry. Truth compels me to deny that it is *universally* admitted as such, for one of my basque neighbours has often named the person who, about twenty four years ago, composed it in French, and the other person who translated it into *modern* but indifferent Basque. The latter idioun, on purely philological ground, stands peerless among the most ancient languages in Europe, and I have felt it my duty to disclaim unfounded pretensions of which it has no need ». Par une nouvelle lettre de Bordeaux (122, rue de la Trésorerie, mars 1859) publiée en avril (p. 338, col. 2), M. Fr. Michel fait amende honorable en ces termes : « That M. d'Abbadie, being Basque, knows these things better than I do, I feel by no means reluctant to confess, and henceforth I will believe that the songs called *Abarcaren cantua* and *Altabiscarraco cantua* are forgeries ».

Le voisin basque dont M. d'Abbadie invoquait le témoignage était probablement M. J. Duvoisin, qui, l'année dernière, écrivait et signait la note suivante :

« Les jeunes Basques et notamment les élèves des universités, les étudiants en droit et en médecine, faisant leurs cours à Paris, aimaient à

chanter en chœur, pour le plaisir de former des accords, un air accommodé sur les noms de nombre basque, un, deux, trois, etc., jusqu'à vingt, et rebroussant de vingt à un (1).

« M. Garay de Monglave fréquentait ses compatriotes. Il était Bayonnais. Cet air, ce souvenir attrayant du pays, lui inspira l'idée du chant d'Altabiscar. Il le composa en français. Un de mes cousins, M. Louis Duhalde, d'Espelette, qui donnait des répétitions aux jeunes gens étudiant à Paris pour entrer à l'École polytechnique, traduisit en basque l'œuvre de M. de Monglave. Louis Duhalde ne s'était jamais occupé de sa langue maternelle ; il n'en savait que ce qu'il avait appris dans l'enfance ; aussi sa version trahit-elle une main inexperte. Il a traduit simplement en prose, sans mesure et sans rime ; le morceau ne peut être que récité ; on chante seulement la nomenclature *un, deux, trois*, etc., sur un air qui n'a certes rien de guerrier. Ai-je besoin d'ajouter que les prétendues copies à variantes, conservées dans la montagne, n'ont jamais existé ?

« Une simple réflexion aurait dû faire comprendre à la foule que, si un chant peut se conserver par tradition orale, un récitatif *inchantable* n'aurait pas eu de lendemain. M. Duhalde a bien ri avec moi de la méprise de tant d'écrivains ».

Cette note a été adressée à M. d'Abbadie, par M. Duvoisin, dans une lettre datée de Ciboure (près Saint-Jean-de-Luz), le 10 mai 1883. M. d'Abbadie, autorisé à la publier, l'a communiquée à M. W. Webster, qui l'a insérée dans l'*Academy* de Londres (numéro du 23 juin 1883, p. 439-540), dans l'*Euskalerrria* de Saint-Sébastien (numéro du 20 août 1883, p. 129-136) et dans le *Boletín de la real Academia de la Historia* (t. III, 4^e livr., sept. 1883, p. 448-449, article sur l'*Altatabiscarco cantua*).

Pour en finir, une fois pour toutes, avec une mauvaise plaisanterie beaucoup trop prolongée, je demande la permission de montrer, ce qui confirmera les affirmations de M. Duvoisin, que l'auteur du *Chant d'Altabiscar* parlait le basque, mais ne savait pas l'écrire ; qu'il a fait d'autres œuvres dans le même style ; que M. Garay de Monglave ne savait pas un mot de basque et qu'il était peu scrupuleux et d'une probité littéraire fort douteuse.

(1) Il y aurait à présenter ici une petite observation. Ce n'est point à Paris qu'on mit en musique les noms de nombre basque. Ils se chantent réellement, *populairement, folk-loriquement*, dans le pays.

A. — Le chant en question, qui est en prose, est, au point de vue de la langue basque, d'une incorrection rare, bien que du Mège dise (1858, p. 465) que « la langue de l'*Altabigaren* est châtiée » (1). On vient de voir que M. Duvoisin qualifie la main de l'auteur d'« inexperte ». Mais ce point a été mis tout à fait hors de doute par mon ami regretté A. Dihinx, dans une note que j'ai publiée en 1873 (*Impartial des Pyrénées*, 10 et 12 sept.) et que j'ai reproduite plus tard dans les *Mélanges de linguistique et d'anthropologie* (Paris, 1880, p. 167-173). Dihinx, qui ne connaissait point la lettre du *Gentlemen's Magazine*, concluait avec une rare sagacité : 1° que la chanson porte partout en elle-même la preuve qu'elle a été traduite du français ; 2° que le traducteur était jeune ; 3° qu'il était originaire des environs d'Ustaritz ; 4° que ce n'était pas un paysan et qu'il avait reçu une éducation littéraire ; 5° enfin, qu'il avait appris le basque en le parlant dans son enfance, mais qu'il ne l'avait jamais étudié.

B. — M. Garay de Monglave avait envoyé au Ministre, le 9 mai 1853, la traduction d'un chant « national » basque, la *complainte de Domingo*, dont on lui demanda le texte le 1^{er} août suivant. Il adressa ce texte le 12 août 1853 (*Bib. Nat., Mss., fonds français, nouv. acq. ; n° 3340, poésies populaires de la France, t. III, p. 127-130*) ; je le reproduis ci-après avec ses coquilles et sa ponctuation irrégulière, et j'y joins une traduction littérale ; les mots soulignés dans ma traduction sont ceux du texte français de M. de Monglave qui a évidemment servi de prototype à l'auteur :

Nor da, nore yo eguiten du borren goñcie
Iholdico azkenekeo etchean ?
Etcheco-jaunac, nausiac.
Espania guñia corritu ondoan,
Maytiaren sorprenticerat helduda.

Alba izarrac ez du oraino barguitzen,
Icequia, chakur etche guardariac
Eçagutu du aberiaren pausua.
Hirur hilabetez eskaszen.
Eta Icequiac ez du sangatu.

(1) Pour prouver que du Mège ignorait lui-même le basque, il suffit de citer l'étymologie qu'il donne (1858, p. 461) du mot *etcheco yauna* « le maître de la maison » : il y voit un composé de *etchola* « cabane, maison », et *launa* « maître ».

*Domingo, servitçari fidelac,
Ezagutu du, horrec ere, aberiaren pausua,
Eta yalgui da bortaren gainerat.
Gubazco aiceac arguia itebten du.
Coin itcha den, Domingo.*

*Etcheco-jauna laguntçendu abercaren gaiuelic yausten
Itz bat erran gabe
Ceren Domingoc bada çoubat erranguia.
Icequiaç Domingo baino alleguerago
Milhçatçendu haçi duen eskua.*

*Etcheco-jauna, lunadurac haurdikia da.
Lasterrago belçeco bortçadu aberiaren pausua.
Etcheco-jauna gaïçboa !
Mundu guciac maïte eta balçatcen duena !
Cer gatic hola pressa ?*

*Bainan yin nahidu laster bessarkatçerat
Maytena, bere bibotçeco adichkidea !
Gueldi bor ! erraten do Domingoc.
Dembora berean haçiuc çabaltçen du bortu.
Eta eracustendio Maytena assassinatua.*

— *Aï eue Jaincoa ! ene Jaincoa ! — Etcheco-jaun gaïçboa !
Hilçada ? — Ni ! — Tristeia ! — Ez, ez !
— Baina hura ? — Bai. — Purlalera ? — Çure aneia.
Guero ? — Biaz assassinatuac. — Nortaz ? — Nitaz.
— Mila esker, Domingo ! Ongui da !*

*Etu etcheco-jaunac, çutic bortaren gaïnean,
Chuçatuçuen askeneco nigar lodi bat,
Su emançion etcheari ;
Bessarhatu çuen Domingo ; ferekatu çuen Icequia.
Eta hirurac yoañ ciren aberearekin eta ez ciren guciago agueru.*

« Qui est (là), qui frappe si matin — dans la dernière maison de Iholdi ?
— *L'etcheco-jauna*, le maltre ! — Après avoir couru toute l'Espagne, —
il est arrivé pour surprendre la bien-aimée.

* L'étoile de l'aube n'éclaire pas encore, — Icequia, le petit chien gardien domestique — a reconnu *le pas du cheval*. — Il a manqué trois mois — et Icequia n'a pas aboyé.

« Domingo, serviteur fidèle, — a reconnu, lui aussi, *le pas du cheval* (1) — et est sorti sur la porte. — Le vent de la nuit *agite* la lumière : — qu'il est pâle, Domingo !

« Il aide l'*etcheco-yauna* à descendre de dessus le cheval — sans dire un mot, — *car le front de Domingo est soucieux* (2). — Icequia, plus joyeux que Domingo, — se met à lécher la main qui l'a nourri.

« L'*etcheco-yauna* est accablé de fatigues, — il a *forcé* (3) *le pas du cheval* pour arriver plus vite, — le pauvre *etcheco-yauna* (4) — que tout le monde aime et exalte ! — Pourquoi ainsi *te presser* ?

« Mais il veut venir pour embrasser vite — la plus aimée, l'amie de son cœur ! — « Arrête-là ! » lui dit Domingo ; — en même temps, le vent élargit la porte — et lui montre la plus aimée assassinée.

« Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! — pauvre *etcheco-yauna* ! — Le meurtrier ? — Moi ! — *Misérable* ! (5) — Non ! non ! — Mais celui-là ? — Oui. — L'amant ? (6) — Votre frère ! — Ensuite ? — Les deux assassinés ! — Par qui ? — Par moi ! — Mille grâces, Domingo ! C'est bien !

« Et l'*etcheco-yauna*, debout sur la porte, — essuya *une grosse et dernière larme* ; — il mit le feu à la maison ; — il embrassa Domingo ; il caressa Icequia ; — et les trois s'en allèrent avec le cheval et ne parurent plus ensuite. »

L'excès en tout est un défaut. Cette pièce est de la même main, du même style, de la même conception, de la même langue que le chant d'Altabiscar ; elle trahit la même inexpérience. Je laisse au lecteur le soin de conclure.

III. — En adressant au ministre ce texte basque (lettre du 12 août 1853, reçue le 7 novembre), M. de Monglave l'accompagne de doléances assez vives. Il avait lu, dans le *Sémaphore* de Marseille que M. Mary-Lafon venait d'être chargé de publier un supplément à Raynouard, « tandis »,

(1) *Aberia*, ce n'est pas proprement « le cheval », mais « le bétail, l'animal de bétail ».

(2) Litt. : car Domingo a quelque souci.

(3) Litt. : force (subst.). Il fallait *hortchatu*.

(4) Il fallait *yaun* sans article, car *gaichoa* avait l'article.

(5) Litt. : triste !

(6) Litt. : le *partner*, l'associé, etc.

dit-il au ministre, « que, faute de fonds, V. E. refusait de faire paraître quelques-unes de mes recherches sur l'histoire, la langue et la littérature des Euscariens, travail bien plus neuf, bien plus original, bien plus important, sur un peuple dont la France ne sait à peu près rien, l'œuvre intéressante de mon savant prédécesseur, feu Guillaume de Humboldt, écrite en allemand, n'ayant pas encore obtenu chez nous les honneurs d'une traduction ». Voilà ce qu'on peut appeler un rare aplomb ! Car, hélas ! M. de Monglave, malgré les compliments de du Mège (1), ne savait pas un mot de basque.

La preuve en est très facile à faire. Il n'y a d'abord qu'à citer l'article *Basque* du *Dict. de la Conversation* (1^{re} édit., t. IV, 1835, p. 423, col. 1, à p. 425, col. 2) où on lit des choses comme les suivantes : Cantabre, *kanta ber*, chanteur excellent ; — *Escu alde dunac*, main favorable, adroite, - ceux qui ont. — Navarre, en basque *Nafarrua*, pays de vignoble. — Les provinces basques-françaises sont au nombre de quatre : 1. Labourt, *Laphurduy*, solitude, terrain en friche ; 2. Basse-Navarre, en basque *Garazi*, pays de fontaines minérales ; 3. Le bois de Mixe, *Amicuze* ; 4. La Soule, *Zuberna* ». Mais il faut citer intégralement la fin (p. 425, col. 1-2) : « Les Basques ont peu écrit : ils ne se nourrissent presque que de traditions verbales. Parmi les poésies qui se sont ainsi conservées de génération en génération, on cite un poème assez étendu sur la religion des Cantabres, des chants guerriers et allégoriques, quelques chansonnettes et des romans populaires, qui datent, d'après M. Humboldt, de l'invasion des Romains, et ne sont pas inférieurs aux plus beaux chants nationaux des Grecs modernes. — Parmi les ouvrages en vers imprimés, on cite : 1^o Les Méditations religieuses du docteur Juan de Etchelerri, Salamanque, 1708 ; les Noël's du même auteur, 1706 ; les Hymnes du frère Juan Aramburu, Bilbao, 1730 ; les Poésies nationales

(1) « M. de Monglave, qui connaît mieux peut-être que tout autre homme de lettres de notre époque la langue des *Esculdunacs*, ses compatriotes » (*Hist. Lang.*, add., p. 34.) — « Un autre savant basque (M. Garay de Monglave) » (*Arch. pyr.*, I, p. 337.) — Dans le dernier ouvrage, le même du Mège indique pour l'étude du basque, les œuvres de Harriet, Lélusc, « d'Arrigol », d'Abbadie et Chaho ; il regrette de ne point posséder les recherches de M. Eugène de Monglave « couronnées par l'Institut ». Il s'agit probablement de l'Institut « historique », dans le *Journal* duquel j'ai trouvé la note suivante (1834, p. 120) : « Le lundi 1^{er} septembre (1834), la première classe s'est assemblée sous la présidence de M. Alex. Lenoir. — Lecture d'un mémoire de M. Eng. de Monglave, sur la géographie, le gouvernement, les lois, les assemblées populaires, la religion, les mœurs, la langue, la poésie, l'histoire, la biographie et la bibliographie des Basques, anciens et modernes ». Excusez du peu ! comme dirait Rossini.

du père Larramendi, Burgos, 1729. — Les ouvrages en prose se réduisent à quelques livres de prières, quelques abécédaires, quelques catéchismes, un petit nombre de vies de saints, et le livre intitulé *Atchular*, du nom de son auteur. Cette production, devenue fort rare, n'est pas sans mérite ; elle cache sous une enveloppe théologique une philosophie mondaine que Montaigne n'eût peut-être pas désavouée ». Et cela est signé : « Eugène Garay de Monglave ».

Il est impossible d'accumuler un plus grand nombre d'erreurs en un si petit nombre de lignes.

Il y a mieux encore. Même en 1853, M. de Monglave n'était pas capable de copier correctement une ligne de basque. Je n'en veux d'autre preuve que la première strophe suivante, *écrite de sa main*, d'une des chansons qui font partie du grand recueil de la Bibliothèque nationale :

Chori *errossignola*
Otch emak emeki
Maitiaren *etcheso*
Biak *elbarki*
Gero *declaraizac*
Batz ez liareki
Haren *adiski deliat*
Badela *hireki*.

M. de Monglave traduit : « oiseau mélodieux — comme le Rossignol — à la maison de la bien-aimée, — viens avec moi. — Ne nous séparons plus, — dis-lui d'une voix douce — qu'un de ses adorateurs — est avec toi ».

Pas une personne ayant la moindre notion de la langue basque n'hésitera pas à déclarer cette traduction inexacte et ce texte criblé de « coquilles ». Il faut corriger :

Chori *erresignola*,
Ots emak eneki
Maitiaren *etcheva*
Biak *elgarreki* ;
Gero *declara izac*,
Batz eztioreki,
Haren *adiskide bat*
Badela *hireki*,

Ce qu'on peut traduire : « Oiseau rossignol, — allons, (viens) avec moi — à la maison de la bien-aimée, — tous deux ensemble ; — ensuite, déclare, — avec la voix douce, — qu'un ami d'elle — est avec toi ».

On serait tenté de croire que M. de Monglave a copié ce couplet sur un texte imprimé où les compositeurs, bien excusables du reste en ce cas, l'auraient arrangé à leur façon.

IV. — Au surplus, où M. de Monglave a-t-il pris les textes qu'il a adressés au Ministère et qui figurent dans le recueil de la Bibliothèque ? A l'en croire, il les aurait tous rapportés lui-même du pays, sauf cinq (*Nafartarren arraza, Chori erresignola, Amorio crudel, Tristecia crudelic* et le *Chant d'Annibal*) : ces chansons lui auraient été données par M. Polydore de la Badie (1), qui les aurait écrites dans le pays sous la dictée de M. de Belzunce. Or, à part ces cinq pièces et les chants de Lelo et d'Altabizcar, à part la complainte de Domingo, M. de Monglave a communiqué cinq autres pièces dont voici les premiers mots :

1. *Urac harria bolatcen* (4 couplets).
2. *Amodioae bainerañila* (4 couplets).
3. *Izar batea cerutic* (6 couplets).
4. *Cheritua norat lña* (3 couplets).
5. *Betiri eta Maña*, dialogue (8 couplets).

Eh bien ! le n° 2 a été copié sur l'*Album pyrénéen* (t. II, 1841, p. 40) ; les n°s 1 et 3 sur les *Souvenirs* de M. E.-B. (Boucher de Crèvecœur), 1817-20, p. 60 et 58 ; le n° 4 est emprunté à Chaho ; le n° 5 vient encore de l'*Album pyrénéen* (t. II, 1841, p. 343-344).

Les prouesses de M. de Monglave ne s'arrêtent pas là : il a envoyé la musique notée d'un air de danse, un saut basque, auquel il a donné pour titre *Gueroco guero*. Ce titre a excité ma curiosité, car c'est celui du livre bien connu d'Axular, écrivain labourlin du XVII^e siècle (c'est du moins le titre de la seconde édition, car la première était intitulée seulement *Geero*) Or, ce saut basque est tout simplement celui qui figure dans l'*Album Pyrénéen* (t. I, 1840, p. 466) sous cette rubrique : « Un saut basque, arrangé pour le piano, et dédié à M^{me} Nelly Beausse, par

(1) M. de la Badie a publié, en 1841, dans l'*Album Pyrénéen* un article sur les *Cantabres* (t. II, p. 468-471).

L. Delahaye ». Il figure, exactement copié par M. Garay de Monglave, dans le vol. III des *Poésies populaires de la France* (Bibl. nat., mss., fonds français, nouv. acq., n° 3340, p. 128-129).

M. Eugène Garay de Monglave n'était donc, au point de vue scientifique, qu'un vulgaire... Jacolliot.

Que conclure de tout ce qui précède ? Simplement que, plus les études basques progressent, plus se confirme l'hypothèse du peu d'originalité des Basques modernes. Ils n'ont à eux, en propre, que leur langue ; à part cet élément, de premier ordre d'ailleurs, il n'est rien chez eux qu'on ne retrouve chez leurs voisins de langue romane : mœurs, coutumes, vêtements, folk-lore, fueros, rien de tout cela n'est basque.

Je sais bien qu'en parlant ainsi, je choque des préjugés « nationaux », des tendances politiques locales, des illusions chères même à beaucoup de libéraux du Guipuzcoa, de la Biscaye ou de la Navarre ; mais, au point de vue où je me place, il m'importe peu d'encourir le mécontentement ou d'affronter la mauvaise humeur des *euskaristes* à outrance. Il y a, dans « les Provinces », nombre de bons et généreux esprits, qui écriraient volontiers sur leurs portes, comme on le fit naguère à Barcelone : *aquí se habla español*, et qui rêvent une république fédérative basque avec les *fueros* pour constitution, le chant d'Altabiscar pour hymne national, et un *labarum* catholique pour drapeau. Cet idéal n'est pas le mien : je ne cherche pas dans les formules du passé la solution des problèmes de l'avenir. Je crois à la nécessité des transitions, à la loi de l'évolution régulière et progressive. Entre l'athéisme inconscient du nègre ou du néo-calédonien et l'état d'esprit d'un Diderot, se placent fatalement les aberrations religieuses de milliers de siècles ; entre les sociétés aryennes primitives et l'idée républicaine moderne, se succèdent inévitablement les préjugés monarchiques et autoritaires. Aucun édifice ne peut se fonder sur une base en décomposition, avec des matériaux décrépits, tant que des éléments nouveaux n'en sont pas venus assurer la durée.

La vraie conception sociale est bien celle qui a créé chez les Hindous le culte de Çiva, le dieu qui détruit pour renouveler. C'est du moins l'espérance et le rêve dont je me berce :

Sic equidem ducebam animo, rebarque futurum !

ADDITIONS ET CORRECTIONS

§ I^{er}. Contes et légendes. — Dans le t. II de *Mélusine* (1884, col. 8-9), M. Léon Bureau a publié, en français, un conte basque sur *l'embrouillement des pieds*, qu'il dit avoir recueilli à Zarauz; aux col. 200-291, M. E. Bolland indique plusieurs références pour le conte des *Trois vagues* (publié dans mon *Folk-lore*, p. 20-36).

M. J. Duvoisin a continué dans la *Revue des Basses-Pyrénées et des Landes* (août 1884, p. 462-466; novembre 1884, p. 546-558; décembre 1884, p. 575-583) la publication des contes groupés sous le titre commun : *Les sept fleurs de Baïgorry*. Le second conte est intitulé *Comment l'ours perdit la queue*; le troisième, *Comment les animaux perdirent l'usage de la parole*; le quatrième, le *Cyclope* (Tartaroa). Ces notions sont évidemment littéraires.

§ III. Rubrique — *Euskalerrria*, t. XI, p. 381-384; 465-475; t. XII, p. 17-22;

Ce qui est dit sur l'analogie d'un air de *Lalla-Rouck* avec un air basque n'est pas exact. En revanche, M. Anatole Loquier signale dans *Mélusine* (t. II, 1884, col. 28), la ressemblance entre un air basque et le *Vaudeville* de la *Scène des Boulevards*, de Favart.

§ V. J'ai eu entre les mains une nouvelle publication de M. Aloquez y Machado où ont été rapportées quelques devinettes biscayennes. Mais je n'ai pu prendre des notes, et je n'ai pas retrouvé l'occasion perdue.

APPENDICE

UN VIEUX TEXTE BASQUE INÉDIT

Ce « vieux » texte date de 1584, mais l'épithète de « vieux » n'en est pas moins exacte, car, avant 1584, on ne peut citer que deux documents basques authentiques, les *Poésies* de Dechepare (1545) et le Nouveau-Testament de Liçarrague (1571).

J'aurais mauvaise grâce à revendiquer l'honneur de la découverte de ce nouveau et curieux spécimen du langage euskarien d'il y a trois siècles. Il a été découvert par un érudit de la Gascogne, M. Tamizey de Laroque, qui l'a signalé en 1879. M. Tamizey de Laroque avait entrepris dès 1884, dans la *Revue de Gascogne* (25 déc. 1864), une étude sur un prélat assez peu connu du XVII^e siècle, aumônier de Henri IV, évêque de Bayonne (1575-1617) puis archevêque de Tours, Bertrand d'Echaux, originaire de la Basse-Navarre. Il avait publié, en 1866, sept lettres de ce prélat ; en 1879, il en publia trois autres, avec une lettre du père de l'archevêque ; cette dernière publication est précédée d'une fort intéressante notice.

M. T. de L. y résume tous les détails qu'il a pu trouver, dans les écrivains du temps, sur Bertrand d'Echaux (dont il écrit le nom *Echaux* ; la forme basque est *Echautz*, mais le nom de la maison familiale de notre évêque, près de Baïgorry, s'écrit encore aujourd'hui *Echautz* avec un *x*). Il paraît que, sur la fin de ses jours (il mourut le 21 mai 1641 à 85 ans), Bertrand d'Echaux devint follement amoureux de Mme de Chevreuse qui

s'était réfugiée auprès de lui, et je dois à l'impartiale histoire de copier ici un passage des *historiettes* de Tallemant des Réaux que M. T. de L. n'a pas « osé » reproduire : « Elle souffroit qu'il luy donnast sa chemise quand il se trouvoit à son lever ». Un jour qu'elle avait à luy demander quelque chose : « Vous verrez qu'il fera tout ce que je voudray ; je n'ay » disoit-elle « qu'à luy laisser toucher ma cuisse à table » (1854, t. 1, p. 403-404). Il paraît que d'Echaux parlait assez mal le français ; il disait après le départ de Madame de Chevreuse à qui il avait prêté vingt-cinq mille livres sur billet (!) : « voylà où elle s'assisa en me disant adieu, et où elle me dit quatre paroles qui m'assommarent » ; il répétait sans cesse : « ainsin comme cela ». C'était de plus un joueur enragé : on avait fait sur son nom l'anagramme par à-peu-près *chaud bre-lasdia*.

Dans une de ses notes, M. T. de L. s'exprime ainsi : « Je retrouve, trop tard pour l'utiliser cette fois, l'indication que voici dans des notes prises, il y a déjà bien des années, à la Bibliothèque Nationale : « Voir dans la coll. Gaignières, vol. 467, f° 21, la copie d'une lettre en patois béarnais écrite de S. Pierre d'Oloron, en 1584, par Bertrand d'Echaux, à *Monsieur mon frère*, etc. ». Le vol. porte aujourd'hui le n° 20578 du fonds français, et le chiffre 21 du f. est devenu le chiffre 24 : mais la lettre est en *basque* et non en *béarnais*.

Voici la copie exacte de la lettre :

*Ene anaie iauna hunequila hirur garrena diqueci ezcribatu | darau-
cudala batez ere arrepoturic ezlicil vqhen çoñez | pena baitut çure berri
hunen yaquin ga biaz baye ta hala | ber aytaren eta amarenéz heven
âhal beçala nuçu | hortie yalgiz geroz çamariac pençaracilen dirauz-
taçu nitien | arro pa guciac higatu baititut eta eni ei pagatu nahi con-
chit | gal deguin diraco çut eta errâdirau taçu conchit de gascon |
nahidudanez hura emanen daraudala berçe çer biçariac | oroc ucidicie
etabatre ezlici pagatu nahi vquen seguraçen | citut ecigiçon terrible bat
dela guthun haur daramena | echeco çerbi çari bat duçu othoi egiten
darauçut çure berri | hunen eta aytâ amenez ezcribaciâz com baita
gauçâ desira | çen dudana lehiaz eztauçut ez cri bacen lucaçago fin*

(1) M. Communay, un patient travailleur qui a minutieusement recherché tout ce qui a trait aux Basses-Pyrénées dans les divers départements de la Bibliothèque Nationale, avait retrouvé ce document dont il avait parlé à MM. Hiriart et Ducré, nos savants bibliothécaires ; il avait reconnu que cette lettre était en basque. De plus c'est un *original* et non une copie. En 1584, d'Echaux avait probablement vingt-huit ans.

*egiten | dicit presen teco huneçaz yienquari otoy egiten daracodala |
çatuen osoric eta alegeraric berere gra sainduyan eta | niere halauer
curian adio de s. piarre de oloron noben | 8 garrenian hortez 1584.*

*Ene excusac othoy
aytari eta amari ygor
yaçu placer baduçu
ahalic eta hobequiema*

*Çure anaye leala eta hundesira
cen dutana eta cer buçu egitera
obedienta ni nu que çu,*

*Beltran de
Echaux.*

Cette lettre porte au dos la suscription ci-après :

*A Monsieur mon frère
François de Echaux homme
de chambre de monseigneur
Dacqz
a bourdeaulx*

Je transcris, en orthographe moderne et je ponctue :

« Ene anaye yauna, hunekila hirugarrena dikezi ezkribatu darautzu-dala. Batez ere arroposturik eztizit uken. Zoñez pena baitut zure berri hunen yakin gabiaz, bai eta halaber aitaren eta amarenez. Heben ahal bezala nuzu. Hortik yalgiz geroz, zamariak pents-araziten dirautzazu, nitien aropa guziak higatu baititut, eta enizi pagatu nahi; contchit galdegin dirakozut, eta erran dirautazu contchit *de Gascon* nahi dudanez, hura emanen daraudala. Bertze zerbitzariak orok utzi dizie eta batre eztizi pagatu nahi uken. Segurutzen zitut ezi gizon terrible bat dela. Guthun haur daramena, etcheke zerbitzari bat duzu. Othoi egiten darautzut zure berri hunen, eta aita-amenez ezkribatziaz. Zombait da gauza desiratzen dudana ! Lohiaz ezlarautzut ezkribatzen luzazago. Fin egiten dizit, presenteko hunetzaz Yaincoari othoi egiten darakodala, zaituen osoric eta alegerarik bere grazia sainduyan eta ni ere halaber zurian. Adio. De S. Pierre d'Oloron, nobembreren 8 garrenian, urthez 1584.

Zure anaye leala, eta hun desiratzen dutana; eta zerbitzu egitera obedienta ni nukezu.

Beltran de ECHAUZ.

Ene excusac, othoi, aitari eta amari; igor, itzazu, plazer baduzu, ahalik eta hobekiena.

On peut traduire :

« Monsieur mon frère, — Avec celle-ci, voici la troisième (lettre) que je vous écris. Je n'ai reçu aucune réponse. Combien j'ai de la peine de ne pas savoir de vos bonnes nouvelles ni de celles du père et de la mère. Ici, je suis comme c'est possible. Après être sorti de là-bas, le cheval a pensé me faire.... (1), car j'ai usé tous les habits que j'avais, et il n'a pas voulu me payer, je lui ai demandé congé et il m'a dit que si je voulais un congé *de gascon*, c'est celui-là qu'il me donnerait. Tous les autres serviteurs l'ont quitté et il n'a pas voulu du tout les payer. Je vous assure que c'est un homme terrible. Celui qui porte cette lettre est un serviteur de la maison. Je vous prie de m'écrire de vos bonnes nouvelles et de celles de mes parents. Que de choses je désire ! Je ne puis vous en écrire davantage. Je termine en priant Dieu, par ces présentes, qu'il vous ait en bonne santé et content dans sa sainte grâce et moi aussi dans la vôtre. Adieu. De S. Pierre d'Oloron, 8 novembre 1584.

« Je suis votre frère dévoué, et qui vous désire le bien, et qui suis prêt à vous obéir et à vous servir.

« Bertrand DE ECHAUZ. »

« Mes excuses, je vous prie, au père et à la mère ; envoyez-les leur, s'il vous plaît, les meilleures que possible. »

Examinons ce texte de plus près. Analysons d'abord les formes verbales ; en voici la liste complète. Je mets, à la suite, les formes correspondantes de quelques anciens auteurs (E. Etchepare, L. Liçarrague, O. Oihenart, A. Axular, etc.).

Dikezi « vous pouvez l'avoir », aor. resp. 2^e pers. L. *Duqueçu*.

Darautzudala « que je l'ai à vous ». — L. *Drauçudala*, pl. ; A., *deratçut*.

Eztizit « je ne l'ai pas », resp.

Baitut « parce que je l'ai, comme je l'ai ».

Nuzu « vous m'avez » pour « je suis », resp.

Dirautzazu « il les a à moi », resp. — L. *Dirautat* « il l'a à moi, ô h. », A. *derauzquit* « il les a à moi ».

(1) Quelque chose d'oublié ; probablement un pluriel « rompre les os ».

- Baititut* « parce que je les ai ».
Enizi « il ne m'a pas », resp.
Dirakozut « je l'ai à lui », resp. — L. *diraucan* « tu l'as à lui. ô f. »
A. *deraucat* « je l'ai à lui ».
Dirautazu « il l'a à moi », resp. — A. *deraut*.
Dudanez « si je l'ai ».
Daraudala « qu'il l'a à moi ». — L. *drautala*.
Dizie « ils l'ont », resp.
Eztizi « il ne l'a pas », resp.
Zitut « je vous ai, j'ai vous ». — L. *zaitut*.
Dela « qu'il est ».
Daramena « celui qui le porte ». — L. *daramana* ; E. *deramate* « ils le portent », *daramacu* « vous le portez ».
Duzu « vous l'avez » pour « il est » resp.
Darautzut « je l'ai à vous ». — L. *drauquet*, pl. ; A. *deraçut*.
Da « il est ».
Dudana « ce que j'ai ».
Eztarautzut « je ne l'ai pas à vous » — L. *eztrauquet* pl. ; E. *darauritçut* « je les ai à vous ».
Dizit « je l'ai », resp. — E. *dicit*.
Darakodala (p. *darakodalarik*) « en l'ayant à lui ». — L. *draucat* « je l'ai à lui ».
Zaituen « qu'il vous ait », conj.
Dutana « qui suis celui qui l'ai ». — L. *dudana*.
Nukezu « vous pouvez m'avoir », p. « je puis être » aor. resp.
Itzazu « ayez les ».
Baduzu « si vous l'avez ».
Voyons maintenant les formes nominales :
Ene « de moi », gén., lab. b.-n. et soul.
Hunekila « avec celle-ci » ; le suffixe composé *kila* est particulièrement b.-n. or. ou soul.
Arreposturik « de réponse » ; suff. *ik* « de, partitif ».
Zoñez « par quel » c'est-à-dire *quoties, quantum* ; suff. *ez*, instrumental.
Zure « de vous ».
Aitarene eta amarenez « de celles du père et de la mère ». — Un seul *ez*, à la fin.
Hortik « de là », suff. loc. indéf.
Yalgiz gero « après être sorti » ; deux *z*, instrum., indéf.
Hura « celui-là ».

Orok « tous » ; nom plur. indéf.

Haur « celui-ci ».

Elcheke « de la maison » ; suff. loc. indéf. de forme, défini de sens.

Aita-amenez « de celles des père et mère » ; mot composé, on écrirait aujourd'hui *ailamenez*.

Ezkribatziaz, lehiaz, suff. instrum. défini.

Luzazago « plus en longueur » ; suff. instrum. déf. et signe du comparatif.

Hunetzaz « par celle-ci » ; suff. instrum. pluriel.

Osorik, alegerarik, suff. *ik*, partitif, servant ici de déterminatif et jouant le rôle de l'article ; particularité des dialectes orientaux.

Sainduyan, loc. déf. sing.

Zurian, loc. déf. sing.

Urthez « par année, en année » ; instr. indéf.

Ni « moi, je » ; pr. pers. 1^{re} pers. sing.

Au point de vue de la phonétique, il y aurait à signaler les expressions :

Anaye « frère » ; e final. Cf. Liçarrague *anaye*.

Arreposturik. On dit aujourd'hui *arraposturik*.

Eztizit, extarautzut, eztici ; d durci en t après z, comme dans la pron. vulgaire et comme écrivent les anciens auteurs.

Gabiaz, zurian, garrenian ; e passant à i devant l'u de l'article suffisé.

Heben, forme orientale ; lab. *hemen*. — Liçarrague emploie *hemen*.

Arazilen. Liçarrague dit *eraciten*.

Nitien, forme orientale, *ti* p. *tu* occid.

Enizi, p. *éz-n*, chute de z, devant n, propre aux dialectes orientaux.

Batre, commun dans Liçarrague, pour *bat ere* « un aussi ».

Ezi, forme orientale ; ordinaire *ezin*.

Zombait, zõeiz ; oi et non ei, qui est labourdine.

Zõeiz, avec ñ, forme labourdine maritime ou espagnole.

Sainduyaz, intercal. de y entre u final et l'article suffisé ; phénomène qui caractérise aujourd'hui le dialecte bas-navarrais occid. mais que Liçarrague attribue au souletin.

Zaituen, zitut ; la première est lab., la seconde orientale.

Leala. On écrit aujourd'hui *leyala*.

Eztizi, enizi, etc. Ces formes en i sont essentiellement orientales.

D'autre part, les mots suivants sont à relever : *contchit* — *uken*, — et *guthun*.

Le premier et le dernier ne sont plus en usage aujourd'hui. *Guthun* signifie « lettre » ; il a aussi la forme dialectale *buthun* ; on le trouve

dans plusieurs textes anciens (1) (notamment dans la correspondance du valet de chambre basque de Chalais (1626). *Conchit* est notre « congé », dans le sens de « prendre congé de quelqu'un », beaucoup moins usité qu'il y a trois siècles ; il vient du prov. *conjal*, *comjat* ; Liçarrague écrit *conjit*.

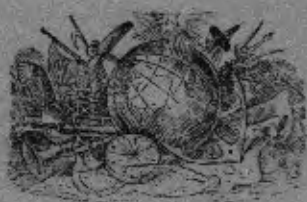
Quant à *uken*, *ukeiten*, participe et loc. indéf. du nom verbal « avoir », son usage est aujourd'hui restreint aux dialectes bas-navarrais et souletin.

Si l'on compare la lettre d'Echaux au *Nouveau-Testament* de Liçarrague, on en conclut que le premier document se rattache au bas-navarrais oriental ou peut-être au souletin, tandis que le second appartient au bas-navarrais occidental.

JULIEN VINSON.

Paris, 20 juin 1884.

(1) Cf. Inchauspe, trad. év. Math. en souletin, pour le prince Bonaparte, Londres, 1856, notes, p. VIII : « *Guthuna* est un mot basque employé encore aujourd'hui au pluriel dans une partie de la Soule pour signifier « un livre » *guthunac*. Il est probable que dans l'origine on a employé ce terme au pluriel, parce que les livres étaient une réunion de feuilles en rouleaux, et qu'on appelait sans doute une feuille ou un rouleau séparé *guthuna* ». Il y aurait donc là analogie avec le latin *littera*, *litteræ*.



Bayonne, typogr. et lithogr. A. LAMAINÈRE, rue Chegaray, 39.

